

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 8.

JEUDI, 23 FEVRIER 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

On peut s'adresser soit à M. PAUL DUMAS, soit à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

L'ADMINISTRATION.

NOUVEAUX RÉGLEMENTS

Les Anglais ne sont pas inconstants de leur nature, surtout en ce qui concerne leur gouvernement. Dès que chez eux une chose existe, elle est certaine de durer longtemps. Si elle est pleine d'abus, ils hésiteront longtemps avant d'opérer les réformes nécessaires. En matière d'institutions politiques, c'est là une excellente qualité qui les met à l'abri de bien des bouleversements. Ils ne font que rarement des changements de toutes pièces, comme il arrive à leurs voisins, qui substituent le plus facilement du monde une constitution à une autre. Ils estiment que les constitutions ne se font pas d'emblée et ne sortent pas parfaites de l'intelligence humaine, comme Minerve sortit du cerveau de Jupiter. Un homme d'Etat français disait un jour à Palmerston, qui blâmait les Français d'avoir renversé Louis-Philippe : —Qu'auriez-vous fait, vous, Anglais, à notre place, vous, amis de la liberté ?

—Ce que nous aurions fait, répliqua le vieux libéral, nous l'aurions gardé, mais nous l'aurions forcé à s'amender. Paroles pleines de sens qui auraient épargné plusieurs révolutions à la France, si ses hommes politiques en avaient fait une de leurs règles de conduite.

On éprouve aujourd'hui la nécessité en Angleterre de modifier plusieurs des règlements de la Chambre des Communes. Il est probable que les partisans de cette réforme peu dangereuse réussiront ; mais, en attendant, quelles craintes ne soulève pas ce projet ! Ici on voit dans les nouveaux règlements un moyen de bannir la minorité, là, une atteinte à la liberté du sujet, une main sacrilège portée sur l'arche sainte de la constitution. Ces craintes sont l'accompagnement de toutes réformes. Rien ne s'est fait facilement en Angleterre en matière de changements constitutionnels. Combien de temps n'a-t-on pas bataillé pour obtenir la réforme électorale, et, avant cela, pour obtenir le privilège d'assister aux séances des Communes et de publier un compte-rendu de ses travaux. Jusqu'en 1734, la Chambre des Communes, jalouse de ses privilèges, interdisait la publication des discours prononcés à ses séances. On les publiait dans les journaux du temps, d'abord sans donner les noms des orateurs que l'on se contentait de désigner sous des pseudonymes ; cette publicité entraînait des procès de presse et des poursuites pour libelle.

Le privilège accordé au public d'assister aux séances des Communes n'existe encore que de fait, mais non pas de nom. C'est tellement le cas, qu'à Ottawa comme à Westminster, si un député fait remarquer à l'Orateur qu'il y a des étrangers dans la Chambre, celui-ci donne immédiatement ordre au sergent-d'armes de faire évacuer les tribunes. C'est absurde, si vous voulez, mais cela montre à quel point on est chatouilleux lorsqu'il s'agit des anciens usages du Parlement. Nous nous rappelons une scène qui eut lieu à Ottawa, il y a

quelques années. Un député et un sénateur ayant eu maille à partir, se permettaient de chasser le public des tribunes du Sénat et des Communes chaque fois que l'un ou l'autre apercevait son ennemi dans les galeries. Un tel abus est la condamnation radicale de ce privilège.

Un écrivain de la revue anglaise, le *Nineteenth Century*, signale une foule de changements à faire aux règlements de la Chambre des Communes, à part ceux que propose M. Gladstone pour imposer silence aux faiseurs d'embarras. Depuis l'énorme développement qu'a pris la publicité des événements politiques en Angleterre, les Anglais sont renseignés par le menu sur tout ce qui se passe au Parlement. Les mesures qui doivent occuper son attention sont archi-connues : la presse les a discutées contradictoirement pendant des mois. A quoi bon alors les débats prolongés sur ces mêmes mesures ? L'opinion du public et des députés est formée à l'avance à leur endroit ; chaque député est fixé sur son vote. La discussion ne fera pas un seul converti, et n'est, au surplus, qu'une mise en scène inutile et coûteuse. Pourquoi ne pas se montrer pratique et restreindre la liberté maintenant illimitée, de faire des discours aussi interminables que futiles ? La revue anglaise prétend qu'on ne devrait permettre qu'à un membre de la droite et à un de la gauche de prendre la parole sur chaque mesure et imposer silence aux autres députés.

Tout extrême que paraisse ce projet, il ne manque pas d'une certaine plausibilité. On abuse réellement, sous le régime actuel, de la liberté de la parole ; mais le *Nineteenth Century* abuse lui aussi d'une excellente idée : il est vrai que le principe des mesures est généralement connu, mais il reste les détails multiples à régler et ce n'est souvent qu'à la suite de longues études, qu'on arrive à les arrêter. Du reste, si la discussion est inutile, si ce n'est qu'une mise en scène, pourquoi s'arrêter à mi-chemin, pourquoi réunir les députés ? Ils pourraient tout aussi bien—puisque la revue anglaise ne voit en eux que des machines à voter—rester à domicile et voter par le télégraphe ?

Ceux qui ont vu la façon dont s'expédient les affaires dans ce que l'on appelle le comité général de la Chambre, conviendront avec notre écrivain que cette partie de la procédure parlementaire est assez inutile. Il propose de substituer à ce comité général des comités particuliers pour chaque mesure, comme cela se pratique quelquefois, lesquels étudieraient à fond tous les projets de loi, avant de les présenter à la Chambre.

Ce n'est pas le seul changement désirable. Il nous semble que si la durée maximum des séances était déterminée, on obtiendrait des députés un travail plus efficace. Ces séances qui ne finissent pas sont fatigantes et pour le physique et pour le moral. Quelle souplesse d'esprit pouvez-vous attendre d'un homme qui veille tous les soirs jusqu'à trois heures du matin pendant plusieurs jours de suite ? Mais on a d'excellentes raisons pour justifier l'état de choses actuel : restreindre la durée des séances, ce serait opprimer la minorité, gêner la liberté de l'opposition. On oublie cependant de faire remarquer que c'est ordinairement la majorité qui profite de ces longues séances pour fatiguer l'opposition, appeler l'ennui à son secours et enlever un projet de loi.

Depuis cent ans, le gouvernement constitutionnel en Angleterre a subi de profondes modifications. Il y a un siècle, c'était le gouvernement personnel dans ses beaux jours ; Georges III finissait toujours par imposer ses volontés aux Communes. Mais celles-ci réussirent, sous ses successeurs, à restreindre les privilèges de la couronne. Mais alors encore, le pouvoir des Communes était loin d'être ce qu'il est aujourd'hui. Cette assemblée n'était pour ainsi dire qu'un comité de la noblesse qui y faisait entrer ses créatures. La réforme électorale marque une ère nouvelle et commence une transformation qui s'est opérée lentement depuis 1832 jusqu'à nos jours. L'influence d'une caste a cessé d'être prépondérante et d'oligarchique, le gouvernement anglais est devenu démocratique, populaire. La Chambre des Communes est aujourd'hui le comité de la nation, le pouvoir législatif et exécutif tout ensemble : nous disons exécutif, parce qu'elle contrôle jusque dans ses plus

petits détails les actes du gouvernement qui agit sous ses ordres.

Cette transformation dans la constitution, ce déplacement du pouvoir, doivent rendre nécessaire certaines modifications à la procédure de la Chambre. On les fera, mais lentement, comme tout ce qui se fait en Angleterre, pays de sage lenteur. Depuis deux cents ans, les grandes lignes de la constitution anglaise n'ont pas été atteintes, et en France, un gouvernement a fait, il y a quelques jours, une question de vie ou de mort de la révision d'une constitution qui date de 1873.

Une feuille québécoise nous reprochait dernièrement de trop admirer le gouvernement anglais. Nous ne cachons pas qu'il nous inspire un certain respect, qui ne nous empêche pas d'en voir les défauts. Ceux qui ne partagent pas notre avis et qui nous blâment d'en penser du bien, devrait bien nous faire connaître le gouvernement de leur prédilection. Les organisations politiques doivent être jugées par leurs résultats. Ce gouvernement, malgré son illogisme patent, a produit d'excellents résultats, ce qui fait, qu'à notre sens, ce n'est peut-être pas le meilleur gouvernement imaginable, mais c'est le moins mauvais qui existe.

A. D. DECELLES.

LETTRES AMÉRICAINES

DÉTROIT, 29 Janvier 1882.

Dimanche. Journée de rayons et d'ombres, ciel bleu à travers des déchirures de nuage, pas de neige sur le sol ; on dirait une journée d'octobre à Québec. Durant cette saison les variations de la température sont très subites : avant-hier, nous jouissions d'une matinée tiède comme un de nos beaux jours de soleil en mai. Aujourd'hui la bise est piquante, surtout le long de la rivière que nous cotoyons en nous rendant à pied de Windsor à Sandwich, distance de deux milles. Au printemps, c'est une des plus délicieuses promenades qu'on puisse faire. Devant vous la rivière du Détroit, qui n'est guère moins large que le fleuve à Québec, s'étend à perte de vue jusqu'à l'horizon, avec le continuuel mouvement de ses steamers et de ses navires qui font le commerce des lacs. La teinte des eaux claires et transparentes rappelle celle de la Méditerranée. Une suite de résidences coquettement construites, la plupart en style demi-renaissance, se mirent dans l'onde voisine, avec un air de tranquille sérénité, au milieu de vergers et de plantations de pêchers, de poiriers et d'acacias.

La paroisse de Sandwich, qui rivalise d'ancienneté avec celle de Sainte-Anne de Détroit, renferme le plus fort groupe canadien de toute cette contrée.

C'est vraiment plaisir d'assister ici à quelque office du dimanche pour se retrouver au milieu de Canadiens de la vieille roche ; mêmes habitudes causeuses et joviales à la porte de l'église ; même air de contentement et de simplicité de manières.

Que penseriez-vous si nous vous disions que la population canadienne des deux rives du Détroit ne s'élève pas à moins de trente mille âmes ; par conséquent, la moitié de ce que nous étions à l'époque de la conquête ? Calculez quels seront, dans un siècle, le chiffre et l'importance de ce groupe, puisque son accroissement naturel est le même que dans notre province. Favorisés d'un climat plus doux que le nôtre, et d'un sol fécond qui produit en abondance le blé, le maïs, tous les céréales, les plus beaux fruits, et toute espèce de légumes, placés à la porte d'une grande ville américaine, ils ont un débouché facile pour les denrées sur les deux côtés de la frontière. Aussi est-on étonné de leur aisance et de leur prospérité. S'ils réussissent, aussi bien que par le passé, à se soustraire à l'absorption étrangère, ils deviendront un des plus solides points d'appui de notre nationalité sur ce point de nos frontières.

Rien ne serait plus intéressant qu'une étude détaillée de chaque paroisse, faite sur les lieux ; elle révélerait une foule de traits caractéristiques, de traditions locales, d'incidents pittoresques ou émouvants ; nous ne pouvons qu'effleurer le sujet en passant.

Dans les deux comtés limitrophes d'Essex et de Kent, la colonisation canadienne-française forme un

puissant cordon qui s'allonge depuis le lac Érié, sur tout le littoral de la rivière du Détroit, sur toute la rive sud du lac Sainte-Claire, et se termine sur la rive est de ce lac. Le chiffre de cette population n'est pas moindre que seize mille âmes dans Essex, et de neuf ou dix mille dans Kent. Elle est répartie dans les townships ou cantons de Colechester, Malden, Andredon, Sandwich-ouest, Sandwich-est, Maidstone, Rochester, Tilbury-ouest, Tilbury-est, Dover-ouest, Dover-est, Raleigh et dans la ville de Chatham. On y compte dix paroisses :

1o. Amherstburg, desservie par les Pères Basiliens, qui ont en même temps une mission dans le township de Malden.

2o. Saint Clément, sur les confins des townships de Colechester et d'Andredon, desservie par l'abbé Schneider, lorrain de naissance.

3o. Saint-Joseph, sur la Rivière-aux-Canards, qui a pour curé l'abbé Marseille, prêtre français.

4o. Sandwich, où les fonctions curiales sont remplies par les Pères Basiliens du collège de l'endroit.

5o. Windsor, qui a pour curé l'abbé Wagner, natif des environs de Nancy, assisté de deux vicaires.

6o. Sainte-Anne de Tégumseh (Sandwich-est), où réside encore un prêtre français, l'abbé Andrieux.

7o. La Belle-Rivière, confiée aux soins de l'abbé Gérard, autre prêtre français.

8o. La Pointe-aux-Roches, dans le township de Rochester, desservie par un prêtre canadien, l'abbé Fautaux.

9o. Saint-Pierre, dans Raleigh, au sud de la rivière à la Tranche, administrée par un prêtre canadien des environs de Montréal, l'abbé Villeneuve, qui dessert en outre Saint-François, dans Tilbury-ouest.

10. Enfin, Painscourt, dans le township de Dover, où vient d'être nommé curé un jeune prêtre français, récemment arrivé d'Algérie, l'abbé Bauer.

Outre ces dix paroisses, il y a à Roscum, près de la Belle-Rivière, une église bâtie depuis peu par un certain nombre de familles canadiennes d'une foi et d'une énergie peu communes. Ce poste, qui est destiné à devenir très important, attend encore après un curé.

La population canadienne de ces divers centres est distribuée comme suit :

1o. Amherstburg.....	environ	400 familles
2o. St-Clément.....	—	200 —
3o. St-Joseph.....	—	300 —
4o. Sandwich.....	—	500 —
5o. Windsor.....	—	150 —
6o. Ste Anne.....	—	400 —
7o. La Belle-Rivière.....	—	400 —
8o. La Pointe-aux-Roches.....	—	350 —
9o. St-Pierre et St-François.....	—	600 —
10o. Painscourt.....	—	450 —

Il y a, de plus, dans Essex et dans Kent, un bon nombre de familles canadiennes dispersées dans les paroisses irlandaises.

On ne saurait trop admirer l'organisation du système scolaire suivi particulièrement dans le comté d'Essex, ainsi que la libéralité du gouvernement d'Ontario qui donne aux Canadiens-Français tous les avantages possibles pour apprendre et sauvegarder leur langue. Il y a dans ce comté trente-cinq écoles dans lesquelles on enseigne le français aussi bien que l'anglais ; et une demi-douzaine ont deux maîtres. Ces écoles sont fréquentées par environ 3,500 élèves canadiens-français qui se servent des livres en usage dans la province de Québec. Un bon nombre d'instituteurs pourraient se créer ici des carrières avantageuses ; car il est assez difficile de s'y procurer des professeurs sachant également l'anglais et le français. Les salaires ne sont pas moins de \$400 pour les instituteurs et de \$300 pour les institutrices. Comme les examens sont de rigueur pour obtenir un brevet d'enseignement, nous ajouterons que les élèves de nos écoles normales ont la facilité de subir leurs examens à Ottawa et dans les comtés limitrophes.

Les villes de Windsor et d'Amherstburg possèdent chacune un magnifique couvent tenu par les Dames Religieuses des *Saints Noms de Jésus-Marie*, dont la maison-mère est à Montréal. Le plus important des deux, celui de Windsor, a été fondé le 20 octobre 1864. Il est dirigé par vingt-et-une religieuses qui donnent l'enseignement à 359 élèves, réparties en 70 pensionnaires, 47 quart de pension et 242 externes. L'école des filles de Sandwich, qui compte 85 élèves, est également sous leur direction.

Le couvent d'Amherstburg, fondé le 27 août 1865, est tenu par onze religieuses, et est fréquenté par 300 élèves, dont 50 appartiennent à l'école choisie, et 250 à l'externat.

Le couvent de Windsor est un vaste et élégant édifice, voisin de l'église paroissiale, et entouré de gracieux jardins et de vergers où l'on cultive, outre les arbres fruitiers, la vigne qui fournit le vin nécessaire à la communauté. Aucune des améliorations modernes n'a manqué à cette institution dont la prospérité va toujours croissant sous l'habile direction de son fondateur, l'inépuisable curé de Windsor, l'abbé Wagner.

Grâce à notre qualité de Québécois, on a bien voulu y donner en notre honneur une séance de musique et de chant, accompagnés d'exercices de gymnase,

dont l'ensemble a été ravissant. Les supérieures nous ont fait observer que depuis l'introduction de ces exercices, qui font partie des classes, la santé des élèves s'est fortifiée visiblement. Voilà un progrès qui aurait dû être imité depuis longtemps dans nos collèges, et qui le sera tôt ou tard malgré les obstacles qu'y oppose la routine. N'a-t-on pas trop raison de nous trouver arriérés sous le rapport de l'hygiène, dont on n'enseigne pas même les éléments, encore moins la pratique, à la jeunesse ! A-t-on droit de s'étonner après cela de voir la race d'écolopés qui sort de la plupart de nos maisons d'éducation, presque tous enfants de robustes cultivateurs et dont les frères, restés à la charrue, ont gardé la santé de leurs pères ?

Veut-on avoir maintenant une idée des progrès du catholicisme dans la ville de Windsor ? Il y a vingt ans, quand l'un de nous est venu pour la première fois dans ce pays, il n'y avait ici qu'une petite chapelle en bois, où l'un des pères jésuites de Sandwich venait dire la messe une fois par mois. Aujourd'hui, outre le superbe couvent de *Jésus-Marie*, il y a une école non moins remarquable par la beauté de sa construction que par la solidité de son enseignement, et une grande et belle église dont la ville de Windsor a bon droit d'être fière.

L'orgue qui vient d'être posé n'a pas coûté moins de trois mille piastres, et le maître-autel, tout entier en marbre blanc, en a coûté presque autant.

En présence de si beaux résultats, on ne sait que louer davantage, ou le zèle sans borne du curé, ou la générosité non moins grande des paroissiens.

Sur ces confins de la Confédération canadienne, de même que dans notre province, les missionnaires ont été les pionniers de l'éducation aussi bien que de l'évangile.

Il y a une trentaine d'années, l'instruction était à peu près nulle ; la nouvelle génération, livrée à l'ignorance, isolée de notre grand centre français, et serrée de plus près par l'élément anglo-saxon, oubliait rapidement sa langue et ses traditions pour adopter la langue et les habitudes des nouveaux venus. Les pères jésuites qui desservaient alors Sandwich et les missions environnantes, déplorait, sans pouvoir y remédier, cet état de choses, et s' alarmaient devant l'avenir sombre qui se préparait. Deux de ces pères, entre autres, le P. Nicolas Point, et le P. Pierre Point — le premier mort il y a quelques années, en odeur de sainteté, à Québec, après une vie d'héroïsme digne d'être comparée à celle des Jogues et des Brébeuf — le second qui achève dans la retraite du Saut-aux-Récollets une carrière non moins admirable, s'entretenaient souvent, dans leurs colloques fraternels, de cette triste situation et joignaient leurs prières pour hâter le secours que leur foi et leur zèle leur faisaient espérer.

Un matin (c'était en l'année 1848), un jeune étranger frappait timidement à la porte du presbytère de Sandwich.

— Qui êtes-vous, lui dit en le voyant le P. Nicolas Point ?

— Un Français, mon père, un instituteur de la Franche-Comté, des environs de Besançon, où il a enseigné pendant quelques années. Muni d'excellents certificats, j'ai quitté la France avec ma jeune famille, pour venir me fixer en Amérique, et j'espère y trouver quelque emploi.

— Vous êtes l'homme de la Providence, lui crie le P. Point en lui serrant chaleureusement la main. Nous avons tout préparé pour établir une bonne école et nous cherchons un professeur. Vous nous l'apportez, grâce en soit rendue au ciel. Dimanche je vous installe, et vous verrez tout le bien que vous aurez à faire.

Depuis lors, M. Théodule Girardot et sa nombreuse famille, vrais modèles d'instituteurs chrétiens, n'ont cessé de répandre l'instruction dans le comté d'Essex. Ils comptent parmi leurs anciens élèves des hommes distingués dans toutes les carrières, jusqu'à certain professeur de l'Université-Laval. Le gouvernement d'Ontario, pour récompenser les services de M. Th. Girardot, l'a nommé inspecteur des écoles dans le comté d'Essex.

Fils dévoué de la France, patriote comme un Canadien du plus beau type, il a mis en honneur le français dans toutes les écoles ; il y répand à profusion les livres français ; il a monté de livres français, choisis parmi les meilleurs auteurs de France et du Canada, toute une bibliothèque à l'usage des instituteurs. Il a même su inspirer un véritable goût pour la belle langue de nos aïeux aux instituteurs anglais qui s'essayaient à la parler, qui en encourageaient et en récompensaient l'étude. C'est grâce, pour une large part, à ces nobles et constants efforts que l'influence de nos compatriotes s'affirme ici avec une énergie toute nouvelle et qu'elle commande la situation politique dans ces deux comtés. Avant longtemps, nous assure-t-on, un sénateur de notre origine, dont le nom est déjà connu et le mérite plus encore, sera choisi pour représenter l'élément français dans Ontario.

Attendez encore quelques années, et, *Deo favente*, vous verrez quelle belle fusée à la congève s'élèvera des rives du Détroit et mêlera ses clartés à celles qui illuminent les bords du Saint-Laurent !

« Travaillez donc hardiment et résolument au main-

tien de votre nationalité, dirons-nous en analysant les nobles paroles qu'adressait aux Canadiens d'Essex un de nos plus illustres champions, M. Rameau ; travaillez-y avec persistance et bon espoir.

« En agissant ainsi, vous aurez rendu à la mémoire de vos pères le plus pieux et le plus sensible hommage qui puisse réjouir leur âme dans le monde où ils vous ont précédé. Car vous ne pouvez rien faire de plus utile pour la conservation de votre religion et de votre nationalité, ces deux points essentiels auxquels ils portaient un attachement si sincère et si profond. C'est en effet en asseyant fortement votre importance territoriale dans ce pays que vous forcerez vos voisins de race étrangère à les respecter et à vous accorder les justes droits qui vous sont dûs.

« L'amour de la religion et celui de la nationalité se tiennent de près ; ne séparez jamais ces deux nobles sentiments. Partout, dans l'histoire du monde, nous les voyons se donner la main et se soutenir l'un l'autre ; mais nulle part cette union touchante n'est plus frappante que dans l'histoire des Canadiens. Dans les occasions bien rares, où des Canadiens ont renoncé à leur religion, ils ont toujours renoncé à la nationalité ; vous ne les entendez plus parler français ; et s'ils le peuvent ils changent leur nom. Ils semblent craindre que ce ne soit une enseigne qui les fasse connaître comme traîtres et apostats. De même, quand ils renoncent à leur nationalité, quand ils perdent l'usage du français, et que leurs enfants apprennent à oublier qu'ils descendent de cette noble race, il est bien rare que l'amour de la religion ne soit pas aussi fortement ébranlée chez eux ; et presque toujours après avoir perdu le sentiment de la patrie, ils finissent par oublier celui de la foi.

« Conservez donc avec soin ces traditions pieuses de votre origine. Honorez, dans l'intérieur de la maison, votre langue et vos souvenirs de famille. Transmettez ce pieux héritage à vos enfants.

« Souvenez-vous que l'intelligence humaine ne consiste pas uniquement à savoir aligner des chiffres, conduire une boutique, diriger une manufacture ; il ne suffit même pas d'avoir su améliorer les procédés au moyen desquels on devient riche par quelques banqueroutes habilement conduites. Cette finesse et tout cet esprit de ruse perfectionnée n'atteint qu'un assez médiocre degré de l'intelligence humaine. Moins expérimentée, peut-être, sur de pareils sujets, elle peut néanmoins être supérieure par l'autre côté. C'est en partie, en effet, par une instruction sérieuse, sévère et plus élevée, que l'ancienne tradition française a su conserver le vieux génie gaulois parmi les Canadiens. C'est à cette instruction que les hommes politiques de Québec doivent la supériorité que leur reconnaissent implicitement leurs adversaires, en s'avouant incapables de lutter avec eux à armes égales.

« Marchez donc devant vous plus que jamais attachés à vos traditions, à vos mœurs, à votre langue et à votre religion ; c'est là ce qui a fait la force de vos frères du Canada, c'est là ce qui leur a permis d'accomplir la puissante et remarquable évolution qui les a élevés si haut. Suivez la même route, elle sera aussi votre appui et votre force. Ayez toujours les yeux fixés sur le pays de vos pères et sur ces frères nombreux du Canada sur lesquels vous pouvez toujours vous appuyer. Marchez toujours avec eux, sans jamais vous laisser illusionner par aucune déclamation, ni aucun subterfuge. Vous êtes du même sang ; leur force sera votre force, leur accroissement est le vôtre, leurs espérances sont les vôtres, et c'est leur progrès seul qui peut assurer leur avenir.»

L'Abbé CASGRAIN—J. MARMETTE.

MESSIRE EDOUARD CREVIER

Les journaux annonçaient dernièrement que le service anniversaire de Messire Edouard Crevier avait été célébré avec pompe à Ste-Marie de Monnoir.

Une année s'est déjà écoulée depuis que cette tombe a été fermée, emportant les restes de ce prêtre éclairé, de ce grand citoyen. Mais bien des années passeront avant que sa mémoire soit oubliée de ceux qui l'ont connu. Son nom sera tenu en vénération par tous ceux qui ont été les témoins de sa charité évangélique, de son zèle apostolique, de son grand amour pour l'éducation de la jeunesse. Ses œuvres, qui sont nombreuses et prospères, resteront comme un monument impérissable ; elles transmettront son nom aux générations futures.

Messire Edouard Crevier est un bienfaiteur ; il entre de plein pied dans la galerie de nos gloires nationales.

Retraçons en quelques lignes les principaux traits de cette vie si bien remplie ; jetons quelques fleurs sur cette tombe regrettée.

* * *

M. Crevier naquit le 5 novembre 1799, dans la paroisse du Cap de la Magdeleine. Ses ancêtres étaient alliés aux seigneurs de St-François et au gouverneur



MESSIRE ÉDOUARD CREVIER, V.G.



M. FRANÇOIS VÉZINA



UNE PARTIE D'ÉCHECS!

Pierre Boucher, de Trois-Rivières. Son goût pour l'étude se développa de bonne heure. A quatorze ans il entra au Séminaire de Nicolet, qui a fourni au Canada tant d'hommes distingués.

Les études classiques ne se faisaient pas, à cette époque, avec la facilité et les avantages qu'offrent aujourd'hui nos maisons d'éducation. Il y renait souvent plaisir à le rappeler aux élèves de son collège. "Alors, nous disait-il, l'écolier était obligé de copier à la main les principaux traités de ses études, les éléments de la philosophie, des sciences naturelles, des belles-lettres, voire même les grammaires. Les livres étaient rares—mais le courage de l'élève et la bonne volonté du maître suppléaient à tout. Nous ne connaissions pas les loisirs. Et à la fin nous sortions du collège avec un bagage de connaissances générales. Il ne tenait qu'à nous de l'acroître. Sachez donc apprécier, mes chers enfants, les trésors que vous possédez—ces vastes bibliothèques, ces musées si complets, ces instruments perfectionnés, toutes ces inventions nouvelles, ces heureuses découvertes dues au génie de l'homme et qui doivent tourner à la glorification de l'Éternel."

Le élèves de Monnoir se rappellent encore ces courtes et éloquentes allocutions qui tombaient de la bouche du vénéré supérieur quand il paraissait au milieu d'eux.

* *

Monseigneur Plessis, qui se connaissait en homme, avait pris le jeune Crevier en affection. Il fut pour lui plus qu'un bienfaiteur, il fut un père. Le 2 octobre 1825, il lui conféra la prêtrise dans la basilique de Québec.

Après avoir donné quatre années à l'enseignement dans le collège de Nicolet, on le retrouve, après son ordination, dirigeant le nouveau collège de St-Hyacinthe. En 1828 il succédait à Mgr Blanchet à la cure de St-Luc, mais peu après il était appelé à prendre la direction de celle de St-Hyacinthe, qu'il garda jusqu'à 1852.

C'est bien à St-Hyacinthe que commence la série des belles œuvres du défunt. Les pauvres, les nécessiteux, les infirmes manquaient d'asile : il leur en fallait un à tout prix. Mais où se procurer les ressources nécessaires ? M. Crevier ne désespère pas, il met tout son espoir dans la Providence. Il jette les fondations de l'Hôpital et de l'Hôtel-Dieu. Une somme de soixante mille francs dont il vient d'hériter assurent l'existence à ces deux institutions.

Les pauvres, ceux qui ont connu M. Crevier savent s'il les a aimés ! A l'exemple du divin Maître il se dépouillait pour eux. Les riches lui donnaient afin que leurs aumônes, en passant par ses mains pour arriver aux pauvres, fussent bénies. Il était le trésorier de tous les bienfaits et le caissier de toutes les détresses. Mais sa bourse était toujours vide ; tout était donné avant d'être reçu. Son presbytère était la maison du peuple, sa porte était ouverte à toutes les infortunes. On lui aurait demandé son manteau qu'il l'aurait donné sans s'inquiéter si le solliciteur était un voleur ou un mendiant.

En laissant St-Hyacinthe pour prendre la direction de la cure de Ste-Marie de Monnoir, M. Crevier emporta les regrets unanimes de ses ouailles.

* *

En 1852, Ste-Marie de Monnoir était un village de quelques centaines de maisons. La paroisse, qui n'avait pas encore été démembrée, avait une grande étendue. Le sol était fertile. De superbes forêts ombrageaient le versant sud-est de la montagne de Rougemont et couvraient une partie de la plaine jusqu'à la petite rivière des Hurons. Mais la population était éloignée des grands centres et privée des voies de communication ordinaire. Les écoles manquaient : aucun établissement de charité.

Voilà dans quel état M. Crevier, qui venait d'être nommé Grand Vicairé par Mgr Prince, trouva sa nouvelle paroisse.

Son premier sermon fut un discours-programme, si on veut me permettre l'expression. Il aborde directement la question ; il la pose carrément à ses paroissiens, sachant que toutes ces âmes honnêtes le comprendront. Il fallait à Ste-Marie deux maisons d'éducation supérieure. Je n'ai pas besoin de dire que les ressources manquaient absolument. N'importe, il comptera sur Dieu d'abord, et sur ses paroissiens ensuite. Et ce qui parut impossible à plusieurs se réalisa. Aujourd'hui Marie-Ville, devenu chef-lieu du comté de Rouville, compte 2,000 habitants ; il est relié aux grands centres par des voies ferrées, le sol a été déboisé, des industries prospères donnent de l'emploi à des centaines de bras et des édifices publics superbes, spacieux, entourés de bosquets et de jardins, attirent l'attention des touristes. De loin on aperçoit le dôme du collège, puis le couvent des Sœurs de la Présentation et l'Hôpital des Sœurs Grises. Le Grand Vicairé Crevier fut le fondateur de toutes ces institutions, le magicien qui frappa le sol de Monnoir, en disant : je ferai une ville de ce petit village ! Pendant vingt ans il n'a cessé de prêcher au profit de ses œuvres. Ses sermons finissaient toujours par

une supplique. Ajoutons que la patriotique population de Ste-Marie ne lui fit jamais défaut.

* *

Il ne suffit pas de fonder un collège, il faut un système d'études. Ici, nous abordons une phase tourmentée de la vie du Grand Vicairé. En certains endroits on se montra hostile à l'établissement du collège d'abord, au programme d'études ensuite. Il tient bon cependant, et l'expérience a démontré qu'il n'avait pas eu tort. Le premier peut-être dans le clergé il éleva la voix en faveur de l'éducation moyenne, de l'enseignement pratique dans les collèges classiques. Il prétendait que l'enseignement supérieur pouvait s'adapter de façon à favoriser les études commerciales sans trop nuire à l'enseignement régulier. Il voulut mitiger ce que l'ancien système avait de trop exclusif. Son cours d'études se divisera donc en deux branches : les trois premières années comprendront le cours commercial et les cinq dernières années le cours classique. De la sorte, si l'élève ne se sent pas de vocation pour les professions libérales ou l'état ecclésiastique, il pourra mettre à profit les connaissances qu'il aura acquises au collège. Au contraire, s'il désire continuer ses études, il profitera de l'enseignement classique. Je sais bien que ce programme nuit incidemment à l'étude du grec et du latin, parce qu'il reste moins de temps pour approfondir ces langues. Mais aujourd'hui qui osera prétendre que l'étude des langues mortes n'a pas une part trop considérable dans la plupart de nos collèges !

Le Grand Vicairé sentait que l'avenir lui donnerait raison. Mais il a beaucoup souffert dans les commencements ; on a mis une foule d'obstacles sur sa route et l'opposition venait d'hommes qui devaient savoir mieux. Il a résisté, il a bien fait. Plusieurs maisons d'éducation lui ont donné raison en calquant leur programme d'études sur celui du séminaire de Monnoir. Au reste, il s'agit pour nous d'une question vitale. Prenons garde que des carrières lucratives ne soient à jamais fermées à nos congénères—justement parce qu'ils ne reçoivent pas une éducation assez pratique. Et c'est un grand malheur—car tous les jours nous voyons des jeunes gens de talent végéter dans les professions libérales. Ils embrassent une profession parce qu'ils n'ont pas d'autres issues. Les écoles polytechniques devraient être plus nombreuses dans notre pays. Il appartient au clergé d'opérer cette réforme. Sans lui le progrès dans ce sens sera lent. Il peut tout faire ici en matière d'éducation. Qu'il prenne donc en main une si belle réforme.

Est-ce à dire que l'étude des langues mortes est chose condamnable ? Non, assurément. Le véritable homme instruit doit les connaître. Mais dans un pays jeune, c'est le petit nombre qui peut les posséder. Donnons l'éducation moyenne à la masse.

* *

Le collège fut son œuvre de prédilection—peut-être parce qu'il avait beaucoup lutté pour assurer son existence. Aussi, se faisait-il fête d'être entouré des professeurs et des élèves. Il nous semble encore le voir s'avancant lentement, le front large et chauve, les cheveux grisonnants, la stature élevée, les traits accentués, le sourire fin, l'œil scrutateur. Ceux qui le voyaient pour la première fois remarquaient ses manières nobles, son port imposant, son langage à la fois simple et éloquent.

Il avait reçu de la nature le don de la parole. Je veux dire cette éloquence qui part du cœur et qui va au cœur, qui pénètre parce qu'elle attendrit et qui persuade, qui prend sa source dans la sensibilité et sa force dans l'élevation de la pensée. Une parole sympathique, onctueuse ; une chaleur communicative, des larmes, un geste noble, de la dignité dans le maintien, une stature d'orateur, moins un tribun qu'un apôtre. Sans prétention à l'éloquence il se fiait à l'inspiration qui lui fut toujours docile. Il improvisait ses sermons. Sa vie si occupée ne lui permettait pas d'autre préparation qu'un simple canevas. Un texte simple, l'évangile du jour, un trait de l'écriture sainte : voilà pour le fond. Mais que de richesses dans les détails ! Que de coloris dans les tableaux ! Comme tout cela était relevé par l'élevation des pensées et la grâce du style ! Parfois un éclair illuminait sa pensée : c'était comme un choc électrique qui venait détendre la corde sensible. L'inspiration venait. L'orateur se transfigurait—l'œil versait des pleurs ou lançait des éclairs, le geste était majestueux, la voix éclatait, et le vieillard se redressait dans sa chaire, grand comme saint Paul prêchant à Ephèse !

* *

Sa conversation était pleine de charme. Il y mettait tout son cœur ; on sait s'il renfermait des trésors de mansuétude, de charité et d'amour ! Rien de ce qui peut intéresser l'humanité ne le laissait indifférent. Il causait sur tous les sujets en homme qui a longtemps vécu, qui a beaucoup observé, qui a profondément médité. Il saisissait le côté pratique des questions et s'y maintenait. Sans effort, il savait donner un tour élevé à la conversation qui ne tombait jamais dans les banalités ; parfois des aperçus originaux, un coup d'œil lucide sur les événements, une pensée profonde ; parfois une rail-

lerie fine, des traits sarcastiques, une répartie vive et alerte ; mais tout cela tempéré par la bonté du cœur et par le ton bonne compagnie qu'il y mettait. Son presbytère était le rendez-vous des prêtres du diocèse. On se plaisait à entendre converser Monsieur le Grand Vicairé, comme on l'appelait. Dans les dernières années de sa vie surtout, on ne pouvait se lasser d'admirer ce beau vieillard qui, à quatre-vingts ans, jouissait encore de toutes ses facultés. Sa mémoire était excellente ; il racontait les choses qu'il avait vues dans sa jeunesse comme si elles étaient arrivées la veille. Il avait été le contemporain de nos gloires nationales. Des hommes illustres étaient venus s'asseoir à sa table. C'était le temps où de graves questions se débattaient dans l'enceinte législative de Québec : le temps où nos pères, novices encore dans l'application du régime parlementaire, s'efforçaient de tirer le meilleur parti de la constitution de 1791. Du fond de son alcôve d'abbé, M. Crevier observait les tiraillements de la politique et les tressaillements de la fibre populaire. L'heure de la revendication nationale approchait. Nos hommes d'état, Papineau à leur tête, demandaient pour leurs compatriotes un peu de cette lumière que le soleil distribue à tout le monde et une part des libertés que Dieu a données à l'homme et aux sociétés. M. Crevier avait l'âme trop haut placée pour ne pas sympathiser avec le mouvement national de 1837. On prétend même qu'il prit part à la journée de St-Denis ; il était là sans doute pour bénir, et, nouveau Moïse, pour élever les mains vers l'Éternel. Il fut arrêté et condamné à subir son procès devant le tribunal militaire. On s'aperçut bientôt que ce juste n'avait péché ni contre Dieu ni contre les hommes, car il fut relâché.

Les jeunes gens qui l'approchaient se plaisaient à entendre cette parole grave et toujours instructive. S'il parlait et parlait bien, ce n'était pas pour le plaisir de briller, car il fut l'humilité en personne. Il ne fut jamais flatteur ni courtisan. L'idée qu'il se faisait de la dignité humaine l'a toujours tenu loin des fadeurs. Il respectait et vénérât ses supérieurs, mais ne se soumettait à leur volonté qu'après qu'on se fut donné la peine de lui prouver que la raison n'était pas de son côté. Généralement ferme de volonté, tenace, il abandonnait difficilement un projet qu'il avait longtemps caressé et mûri. Mais sa fermeté ne fut jamais de l'entêtement, sa tenacité du caprice. Comme François de Sales, sa douceur faisait toute sa force.

* *

M. Crevier avait une dévotion toute particulière pour la sainte Vierge et saint Joseph. En perdant sa mère il prit Marie pour son avocate et sa patronne. Saint Joseph était sa providence, son dispensateur, son intendant. Manquait-il d'argent pour continuer les travaux du collège, du couvent ou de l'hôpital, vite ! une prière à saint Joseph, une invocation du cœur, mais vive, pressante, persuasive—comme les saints savent prier—et saint Joseph faisait si bien que les secours demandés arrivaient.

Cette providence se personnifia longtemps sous les traits de son frère Joseph, l'ancien curé de St-Pie. A celui-là Dieu avait donné des talents qu'il sut faire fructifier. Il fut le banquier de son frère Edouard. Celui-ci concevait, mettait tout en œuvre, bâtissait, élevait des temples, des maisons d'éducation, des hospices pour les malades, des asiles d'aliénés, des monuments de piété ; mais Joseph payait. A l'un Dieu avait donné l'intelligence pour concevoir et exécuter ; l'autre avait reçu le don de l'économie. Il se faisait pauvre dans son presbytère de St-Pie, afin d'avoir plus à offrir au curé de Ste-Marie. Tous deux grands caractères, assurément ! philanthropes sur la terre, saints au ciel ! Heureux vieillards qui passèrent en faisant le bien, en soulageant l'humanité souffrante ; ils se dépouillèrent de leurs vêtements pour en couvrir les pauvres, ces membres de Jésus-Christ. Que la terre vous soit légère ! Votre foi, vos œuvres surtout, font aimer la religion que vous avez servie. Prêtres, lévites du Seigneur, vous n'avez pas déserté le tabernacle pour prêter l'oreille aux bruits du dehors et vous n'êtes point descendus dans l'arène des luttes mondaines. Citoyens, vous avez su respecter la dignité de l'homme en lui laissant sa liberté dans les choses qui sont de son ressort. Vous vivez !

* *

Telle fut la vie de M. Crevier ; telles furent ses œuvres. Il ne se reposa que la dernière année de sa carrière, lorsqu'à l'âge de 80 ans, il abandonna sa cure pour se retirer à l'hôpital. Sa vie se passa au milieu de mille affaires. Le temps que lui laissaient ses offices et son breviaire, il le donnait aux nécessiteux et aux malades, et le temps que ceux-ci lui laissaient il le donnait au travail. Il présidait aux exercices de piété, prêchait des retraites, confessait, conseillait son évêque, assistait aux assemblées synodales, y prenait une part décisive. Ses connaissances théologiques étaient étendues ; son opinion jouissait d'un grand crédit. Mais par humilité il préférait se tenir à l'écart afin de mieux se dévouer aux œuvres de charité. C'est avec cet esprit d'abnégation qu'il refusa le siège épiscopal de Saint-Hyacinthe. On pouvait l'appeler à toute heure au

chevet des malades et des mourants, la nuit par les temps les plus froids : la pluie, la neige, les mauvais chemins, rien ne l'arrêtait quand il s'agissait d'accomplir un devoir. Les pauvres, les délaissés, les familles veuves ou orphelines n'avaient pas besoin de le demander, il accourait de lui-même. Il trouvait dans son cœur un baume à toutes les afflictions. C'est de lui qu'on peut dire : " Il cherchait à conseiller et à calmer l'homme désespéré, en lui indiquant du doigt l'homme résigné, et à transformer la douleur qui regarde une fosse en lui montrant la douleur qui regarde une étoile."

Messire Edouard Crevier rendit sa belle âme à Dieu le 22 janvier 1881.

EDMOND LAREAU.

M. FRANÇOIS VÉZINA

Le monde financier de notre province vient de faire une grande perte dans la personne de M. François Vézina, décédé à Québec à la fin de janvier dernier.

Fondateur de trois institutions monétaires dont il a été l'âme : la *Banque Nationale*, la *Caisse d'Économie*, la *Société de Construction permanente de Québec*, il a formé à la pratique des affaires, dans la capitale, une légion de jeunes gens qui s'honorent d'avoir été ses disciples. M. Vézina a été la plus grande renommée canadienne-française dans le monde de la finance.

Le caissier de la Banque Nationale n'est pas ce que l'on pense généralement d'un caissier, dit un de ses biographes, M. L. C. Langelier ; il n'est pas une machine qui accorde ou refuse l'escompte, selon qu'il a ordre de le faire, mais un financier, un homme d'affaires et de discernement qui sait distinguer entre le bon et le mauvais et tenir son portefeuille à l'épreuve de tout ; il suit les affaires avec un soin minutieux, étudie les différentes lignes de commerce et d'industrie, prévoit ce qui pourra leur nuire ou leur aider, et accorde en conséquence l'accommodation qu'on lui demande. S'il examine les garanties ou les effets qu'on lui offre, il étudie surtout son homme et, du moment qu'il constate qu'il est honnête, industrieux et prudent, il lui fera des avances, sauf à lui faire augmenter ou diminuer ses affaires pour protéger le débiteur et assurer la créance de la banque.

Ceux qui ne le connaissent guère se forment généralement une très fausse idée du caractère de M. Vézina. Son extérieur sévère et sa figure impassible portent naturellement à croire qu'il est rigoureux et presque inabordable ; cependant, il n'en est rien : il n'est pas un homme plus obligeant, plus poli et d'un accès plus facile que M. Vézina ; les devoirs de sa position n'effacent pas sa bienveillance, sa douceur de caractère et son affabilité naturelle, son extérieur sévère ne réussissent pas toujours à dissimuler sa douceur et sa bonté ; il est énergique, autant qu'un homme puisse l'être, mais pour cela il lui faut assujettir ses inclinations naturelles à son invincible volonté."

Ajoutons que M. Vézina a été remplacé, comme caissier de la *Banque Nationale*, par M. Lafrance, formé à l'école de M. Vézina.

NOS GRAVURES

Une partie d'Échecs

Rien de plus joli à voir que ces bons vieux moines autour de l'échiquier. L'un d'eux a fait la partie d'échecs avec un curé du voisinage, et paraît tout joyeux : il vient de donner échec et mat à son adversaire, c'est-à-dire il vient de remporter la victoire. Le joueur malheureux résiste encore, et son air grave démontre les efforts d'imagination auxquels il se livre pour tirer le Roi de sa position périlleuse. Un des moines est debout et indique du doigt diverses combinaisons stratégiques, tandis que son voisin, par son sourire narquois, semble déclarer la partie irrévocablement perdue.

Funérailles à bord

Toutes les formalités ont été remplies. Le commandant du navire a dressé l'acte de décès. Le mort a été enseveli. Roulé dans son suaire avec un boulet aux pieds, le corps est lié sur la planche avec laquelle il doit descendre dans l'abîme. Déjà, porté par les marins, il repose d'un côté sur le bord de l'ouverture par laquelle il va disparaître. Tout près de là, brisée de douleur, une jeune femme, le visage couvert de son mouchoir, fond en larmes. Une femme, une fille peut-être ! O moment cruel de la séparation, et quelle séparation ! Dans un instant, que restera-t-il du cher mort ! Plus rien, rien du tout, pas même le tombeau qui aura, lui aussi, à jamais disparu, et sur lequel on ne pourra venir ni prier, ni déposer une fleur ! Pensées sombres qui semblent préoccuper chaque assistant. Tous les visages sont tristes, quelques-uns effrayés en présence de ce dénouement imminent et terrible, de ce deuil poignant qui semblent partager le ciel même qui s'est voilé de nuages noirs, et le vent qui sanglotte en fouettant la mer, dont il soulève les vagues énormes.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

C'est chose merveilleuse de voir avec quelle facilité le *Times* fait ses évolutions d'un ministère à l'autre. A la veille de la chute de M. Gambetta, il suppliait les députés de céder au grand homme, qu'il accablait d'éloges ; c'était le seul homme de force à conduire la République à travers les périls de l'heure présente et aussi bien, de faire signer un traité de commerce entre la France et l'Angleterre. Des coups portés à M. Gambetta ne pouvaient venir que d'une conspiration d'imbéciles.

M. Gambetta est à terre, vive M. de Freycinet, dit le *Times* ; c'est un ministre modèle, avec des collègues modèles. C'est ainsi qu'aurait dû être constitué le grand ministère, bien supérieur au précédent. Ce serait l'idéal d'un ministère si M. Gambetta était à sa tête. Le *Times* qui, il y a quelques semaines, voyait tout en noir en France, parce qu'il ne croyait plus au traité de commerce, voit aujourd'hui tout en rose parce qu'il a l'assurance d'obtenir son petit traité. Des menaces, il a passé aux éloges et ne rêve plus que l'éternelle durée de l'entente cordiale.

La politique française subit une période de calme. Le ministère de Freycinet, qui a promis de ne faire presque rien, tient sa parole. Il a abandonné le projet de rachat de chemins de fer par l'état, et les plans de travaux publics dont ne voulait pas M. Léon Say, ministre des finances. On craint en France qu'il ne se laisse pousser à quelques entreprises démagogiques pour se concilier les intransigeants.

En Angleterre, c'est toujours l'Irlande qui est le grand sujet des préoccupations publiques. Le calme revient lentement dans ce malheureux pays et la position y est extrêmement tendue. Le gouvernement y envoie sans cesse de nouvelles troupes et ce n'est que ce formidable déploiement de force militaire qui empêche une levée de boucliers.

La politique américaine se repose des émotions que lui a causé le procès Guiteau. On s'amuse aujourd'hui des comptes d'apothicaires soumis au congrès par tous ceux qui ont rendu service au président Garfield pendant sa maladie : ces comptes s'élèvent à \$200,000. Il paraît que tous ceux qui ont fait la moindre démarche dans l'intérêt du président, en réclament le prix. On dit même que plusieurs représentants, qui ont assisté à ses funérailles, demandent qu'on leur rembourse leurs frais de voyage !

AUTOUR DU MONDE

(Suite.)

AHMEDABAD

Mercredi, 19 octobre 1881.

Elle n'a que 120,000 habitants. Les environs sont couverts de ruines qui attestent sa grandeur passée. Les monuments que l'on admire à Ahmedabad remontent aux premiers siècles de l'invasion mahométane. Les maisons de la ville sont généralement basses et toutes sculptées.

La Rani Mosgue est un véritable bijou avec ses fenêtres en marbre taillées à jour comme des dentelles. Les autres monuments sont les mausolées d'Ahmed Shah et d'Apra Rani et la mosquée Mouhafiz Khan. A un mille de la ville se trouve le Kankariyah Tank, lac artificiel d'un mille de circuit.

A 8½ heures je reprenais le train B.B. pour Bombay. A minuit, nous passons Baroda, ville de 200,000 habitants. Le jour me prend à Sholval. Plus loin, le chemin de fer suit les bords d'une rivière bordée de cocotiers. La plaine, basse et humide, paraît bien cultivée. On traverse un pont jeté sur un bras de mer étroit et peu profond. Les habitations se multiplient : d'immenses fabriques, de hautes cheminées d'usines annoncent les approches de Bombay.

A 10¼ heures, le train s'arrête à Grant Road, première station de Bombay, puis à Church Gate, où je prends un cabriolet et me fais conduire à l'Esplanade Hotel, dans le quartier du Fort.

BOMBAY

Du 20 octobre au 1er novembre 1881.

La ville de Bombay, appelée par les natifs Mumbai, et par les Portugais Boa Bahia, est construite sur une série d'îlots qui, réunies entre eux par un système de digues et de chaussées, communiquent de la même manière avec la grande île de la Salsette au nord, et de là avec le continent, formant un promontoire dont l'extrémité sud se termine par une étroite langue de terre à Colaba ; là, un phare indique l'entrée du port. La rade, l'une des plus belles du monde, est bien abritée ; presque entièrement circonscrite par la terre, elle est encore rendue plus pittoresque par un groupe d'îles, dont la plus connue est celle d'Eléphantia ; la chaîne de Ghattes borne l'horizon du côté de l'Est.

L'histoire de Bombay commence avec l'occupation

portugaise. En 1661, Bombay avait dix mille habitants ; aujourd'hui, elle en a plus de sept cent quarante mille. Peu de villes offrent une aussi grande variété de types et de religions. Les Hindous des différentes castes entrent pour les deux tiers dans le chiffre total ; ils se divisent en deux grandes familles, les adorateurs de Vishnou, le conservateur, et ceux de Siva, le destructeur, la deuxième et troisième personnes de la trinité indienne. Les premiers tracent sur leur front une ligne perpendiculaire, les seconds une ligne horizontale ; chaque matin, autant que possible, la peinture de ces lignes doit être renouvelée par un brahmine.

Après les Brahmines, la classe la plus importante parmi les Hindous, est celle des Baniars, ou marchands. La plupart sont originaires de Guzerate, pays situé au nord de Bombay. Tous parlent et écrivent le Guzerate ; c'est le langage le plus répandu à Bombay, et en même temps la grande langue commerciale de l'Inde. Les Mahrattes n'ont pas les mêmes dispositions pour le commerce : c'est un peuple guerrier et agriculteur. Les Mahométans sont partagés en deux grandes divisions, les Sunnites et les Chiïtes. Les Turcs et les Arabes appartiennent à la première, les Persans à la seconde. Les Parsis ne forment guère que 7 pour 100 de la population totale, et ont cependant une grande partie du trafic entre leurs mains.

La plupart des chrétiens de Bombay sont de race inde-portugaise.

Bombay est aujourd'hui à quinze jours de Londres. Presque tous les voyageurs revenant d'Europe ou y allant passent par Bombay. La ville est bien bâtie et a de belles rues. Les principaux établissements publics sont : le bureau de poste, le télégraphe, les bâtiments de la marine, l'université et la bibliothèque, surmontée d'une énorme tour carrée à usage d'horloge. Tous ces monuments sont en marbre et en granit. L'Esplanade fait face à la mer. Non loin de la mer, au milieu d'une vaste pelouse, s'élève une fort belle statue de la reine Victoria. Au centre du Fort est un jardin circulaire orné d'une fontaine et de belles statues. Tout autour sont les magnifiques constructions du cercle d'Elphinstone. Le Rampart Row est une longue ligne de belles maisons à arcades où sont les bureaux des principales compagnies de bateaux et de chemins de fer.

La ville native est séparée du Fort par un espace vide, large de près de deux milles. Ses rues principales sont parcourues du matin au soir par des chars urbains qui mettent en communication ses faubourgs les plus reculés avec le Fort.

Durant les mois de novembre et décembre, il fait très beau à Bombay, et la chaleur est supportable.

L'hôtel de l'Esplanade, où je suis logé, est situé dans le quartier du Fort ; c'est une récente construction en fer et en briques, avec quatre étages très élevés. J'occupe une chambre du troisième et paye cinq roupis par jour (soit \$2.25, tout compris). À 6 heures a. m. on me sert le thé chez moi ; à 9 heures, le déjeuner est préparé dans une vaste salle où deux cents personnes peuvent prendre place autour d'une table d'hôte ; à 2 heures est le *iffin*, et à 7½ le dîner.

Les chambres, petites et meublées assez médiocrement, n'ont pas de cabinets et de bains spéciaux ; mais, la première fois depuis longtemps, j'ai un lit véritable avec draps et matelas.

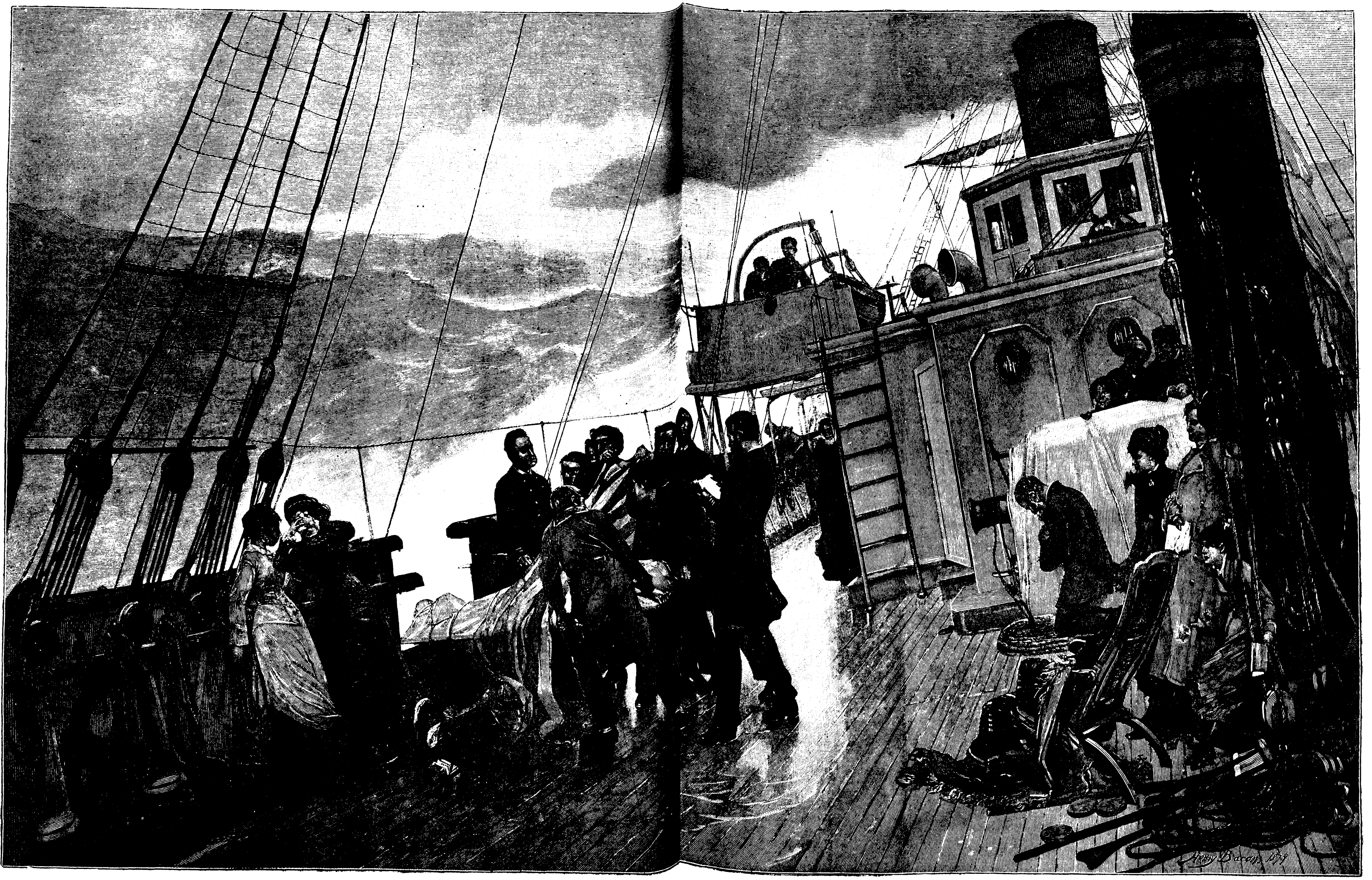
M. de Sa m'accompagne à la ville native. A l'entrée de la ville noire et faisant face à l'Esplanade, se trouvent les nouveaux marchés qui se composent de plusieurs galeries, bien entretenues et aérées, et séparées par des jardins. Le marché est abondamment fourni de fleurs et de fruits. En sortant du marché, nous montons en voiture et suivant la longue rue du Parell, nous arrivons au jardin Victoria, où se trouve une musée d'une assez belle apparence. Dans une des chambres, M. de Sa me fait remarquer le modèle en relief de l'une des fameuses tours du Silence.

Les Parsis n'enterrent pas leurs morts, ils ne les brûlent pas non plus, mais ils ont la singulière habitude de les abandonner en pâture aux oiseaux de proie. Pour cela, ils exposent les corps aux sommets des tours, renfermées dans une enceinte interdite et bordée de hautes murailles.

Les temples que les Parsis possèdent à Bombay sont d'apparence peu monumentale ; je n'ai pu en visiter aucun. Leur costume diffère peu de celui des Hindous. Comme ces derniers, ils portent la robe et le pantalon blancs ; mais ils remplacent le turban par une espèce de mitre en toile cirée noire, semée de petits dessins jaunâtres, montée sur carton. Leurs prêtres portent le même vêtement, seulement leur coiffure est toujours blanche.

Leurs femmes portent, avec le pantalon collant des musulmanes, le petit corsage hindou, et s'enveloppent la tête et les épaules dans le *Sari*, espèce de toile souvent d'une couleur éclatante et ornée d'une frange dorée. Elle relèvent leurs cheveux sous une coiffe de toile blanche, tenue modeste qui sied à leur physionomie généralement douce. Contrairement aux indiennes de caste élevée, elles ne craignent pas de se montrer en public le visage découvert.

Durant mon séjour à Bombay j'assistai, par hasard, dans les rues de la cité native, à l'une des cérémonies d'un mariage musulman. Une musique infernale pré-



FUNÉRAILLES A BORD

cède un long cortège qui s'avance lentement à la lumière des torches, faisant halte à tous les coins de rue. De temps en temps, à la grande joie du public, on met le feu à des pièces d'artifices. Deux ou trois calèches où sont entassées des dames et de charmantes petites filles couvertes de bijoux, précèdent la mariée ; celle-ci, strictement voilée et couverte de fleurs, est montée sur un cheval que dirige un serviteur à pied. La procession se termine par un certain nombre d'individus portant sur leurs épaules de grandes caisses de fleurs artificielles disposées en forme de jardin. Des jeunes gens distribuent ces fleurs aux passants.

Il y a trois théâtres hindous et parsis, mais tous aussi mauvais les uns que les autres.

Des femmes de caste inférieure font le métier de portefaix. Elles n'ont pour tout vêtement qu'un étroit corsage, laissant à découvert une grande partie du buste, et une pièce d'étoffe roulée autour de la ceinture et repliée de manière à former un caleçon court et serré. Elles portent de lourds fardeaux sur leurs têtes. Elles sont petites, mais bien faites, et leur démarche est toujours gracieuse. Les femmes, à Bombay, paraissent jouir d'une plus grande liberté que dans les autres villes de l'Inde. On les rencontre souvent dans les rues par groupes de cinq ou six.

27 octobre 1881.

Je me lève à 5 heures, prends mon thé et pars pour Apollon Bundee, où le petit bateau de l'hôtel doit me conduire à Elephanta, distante de 9 milles.

ELEPHANTA

Le temps est très beau et, après une heure, nous arrivâmes à l'île.

L'entrée de la grotte est à cinq minutes du quai ; elle forme une décoration naturelle, excessivement naturelle. Du haut d'un rocher couronné par un épais massif de verdure, d'où surgissent les troncs sveltes des cocotiers et les élégantes gerbes de bambou, d'où se détachent des guirlandes de lianes qui couvrent le long d'une paroi verticale, et retombent en festons jusqu'au-dessus d'une large ouverture béante, divisée en trois, par deux énormes pilastres.

La salle principale, creusée dans le roc vif, forme un carré de 120 pieds de côté ; elle est flanquée de deux autres chambres plus petites. Le plafond, d'une élévation de 18 pieds, est parfaitement horizontal. Dans le travail d'excavation, on a ménagé 26 colonnes carrées jusqu'à la moitié de leur hauteur, et terminées par des fûts cylindriques et cannelés. Les murailles sont couvertes de gigantesques bas-reliefs profondément fouillés, véritables statues adossées au rocher. Ces sculptures sont d'un grand effet, mais malheureusement fort dégradées.

Au fond du sanctuaire, on remarque une colossale statue à trois têtes, que l'on a longtemps prise pour la Tremouiti ou trinité indienne. Mais aujourd'hui, il paraît certain que le temple d'Elephanta était consacré à Siva, seule divinité favorite des Mahrattes.

A 11 heures, j'étais de retour à l'hôtel, enchanté de mon intéressante excursion matinale.

1er novembre 1881.

Après mon déjeuner, je me rends à bord du *Manilla*, et à 2½ heures p.m. je disais un dernier adieu aux Indes. Le pilote venait de quitter le *Manilla*, et le beau vaisseau, cédant à l'impulsion de sa puissante machine, filait rapidement dans la direction d'Aden. Les passagers de première et de seconde sont peu nombreux à bord, ce qui me permet d'occuper seul une cabine. Beau temps et mer calme. Beau clair de lune.

DE BOMBAY À SUEZ

3 novembre 1881.

Je travaille toute la journée à mes notes. Beau clair de lune et belle mer.

4 novembre.

Nous passons un grand bateau.

5 novembre.

Je fais ma correspondance.

6 novembre.

Nous avons messe à bord. Beau temps et belle mer. Beau clair de lune ; nous croisons un bateau.

7 novembre.

Je travaille toute l'avant-midi à mes notes. Côte d'Arabie en vue.

8 novembre.

Arrivée à Aden. Le *Manilla* se dirige rapidement sur un énorme massif rocheux, dont les crêtes hardiment découpées s'élèvent à une grande hauteur. C'est le *Djebel Huscar*. Vu la quarantaine, nous ne pouvons mouiller. Il paraît qu'il ne pleut à Aden que tous les trois ou quatre ans ; de là cette terre sans végétation. Cette année, il y a eu beaucoup de choléra. A midi, nous filons sur Suez. Dans la nuit, par un magnifique clair de lune, nous traversons le détroit de Bab-el-Mandeb. Le phare qui éclaire ce fameux passage est construit sur l'îlot du Perini. Nous suivons à peu près le milieu du chenal, large de trois milles seulement, qui longe la côte d'Arabie. La chaleur devient plus accablante que ces jours derniers. Nous croisons le soir un grand bateau qui nous salue avec la lumière électrique.

9 novembre.

Le matin nous dépassons la grande île de Zooqar, et

dans la journée l'archipel des Douze Apôtres et les îles Zebayer.

10 novembre.

Le manque de brise rend la chaleur insupportable. Le matin surtout, le pont, que le soleil vient frapper obliquement, est à peu près inhabitable. Nous passons un bateau de la compagnie P. O. Belle mer, ciel sans nuages, température 98°. Pleine mer.

11 novembre.

Nous passons dans la soirée le tropique. Beau temps et mer calme.

12 novembre.

Beau temps ; nous passons un bateau ; temps plus frais. Dans la soirée, nous apercevons à tribord le phare Dandalus, construit en pleine mer sur un récif isolé. Demain, nous verrons les côtes.

13 novembre.

Nous avons messe à bord. Beau temps, ciel sans nuages. A 9 heures, nous apercevons la côte d'Afrique avec ses sommets dentelés ; peu après, nous dépassons la pointe extrême de la presqu'île du Sinaï, entre les deux golfes de Suez et d'Ahaba.

14 novembre.

Impossible d'aller à terre avec la quarantaine. Nous passons toute la journée en rade.

15 novembre.

Départ de Suez à 9 heures. A la chute du jour, nous jetons l'ancre dans les lacs Amers, véritables mer intérieure où trois navires sont déjà mouillés. Nous y passons la nuit, car on ne voyage que de jour dans le canal. A 1 heure p.m., arrêt pour laisser passer 8 steamers qui vont au sud. Nous sommes 3 allant au nord. C'est vraiment un beau spectacle.

16 novembre.

Départ à 7 heures. Heureusement, nous entrons dans le lac Tinavah, où nous pouvons augmenter notre vitesse et respirer plus à l'aise. A 9 heures, nous passons Ismailia, qui est située à peu près à moitié chemin entre Suez et Port Saïd, au point de jonction du canal maritime et du canal d'eau douce dérivé du Nil. Nous passons El Ferdano, puis au seuil d'El Guirsh. Nous passons la nuit dans les lacs Ballah, à l'entrée du lac Menzoleh, dont nous sommes séparés que par un étroit remblai.

17 novembre.

Départ à 6 heures. Nous passons les lacs Ballah et Menzoleh. Cette immense nappe d'eau salée a près de cinquante lieues de circonférence. D'innombrables troupes d'oiseaux aquatiques, au plumage blanc, en peuplent la surface. Dans toute cette région on observe à chaque instant de curieux effets de mirage. A 9 heures, nous étions à Port Saïd ; mais il nous est impossible d'aller à terre, vu la quarantaine. Nous sommes au port seulement pour prendre du charbon. A 2 heures p.m., nous filons sur l'Italie. Beau temps et mer assez calme.

18 novembre.

Pleine mer et assez calme.

19 novembre.

En vue de Candie, dont les hauts sommets nous apparaissent couverts de neige. Pluie pour la première fois depuis notre départ de Bombay.

20 novembre.

Vers les 2 heures a.m. nous avons eu une forte tempête après avoir passé l'île de Candie. Un homme fut emporté par une vague. Pendant un moment, nous avons été en danger ; vers les 4 heures p.m. la mer redevint calme et nous permit de continuer sur Messine.

21 novembre.

Nous avons passé l'extrémité sud de la Grèce. Beau temps. Mer calme.

22 novembre.

Arrivée à Messine. Je descends à l'hôtel Victoria.

23 novembre.

Messine, place de commerce la plus importante de la Sicile, compte 70,000 habitants, ou 118,000 avec les 48 localités qui l'entourent, qui en dépendent. C'est le siège d'une cour d'appel, d'un archevêché et d'une université. Elle est située au bord du détroit qui porte son nom *Stretto di Messina*, dominée par des montagnes aux cimes rocheuses et crevasseuses. La ville est régulièrement bâtie, a plusieurs rues élégantes et dallées. Messine fut fondée en l'an 732 avant Jésus-Christ. La cathédrale, le Faro et le Campo-Santo sont les seules choses à voir à Messine. C'est plutôt pour me reposer que je m'y suis arrêté. A 11 heures a.m. j'en repartis par un temps des plus favorables.

JOSEPH MASSUE.

FIN.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composés les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

CHOSSES ET AUTRES

Nous lisons dans un des derniers numéros du *Figaro* : " Le gouvernement du Canada, qui n'avait pas jusqu'à présent de représentant en France, vient de combler cette lacune en créant un poste de ministre chargé d'affaires à Paris.

" C'est M. Hector Fabre, membre du Sénat canadien, qui a été désigné pour remplir ces fonctions.

" Le nouveau ministre n'est pas un inconnu pour le monde parisien qui a eu maintes fois l'occasion de le rencontrer ainsi que sa femme dans les salons officiels et dans la haute société américaine."

Il y a quelques années, la picotte faisait des ravages à Montréal, surtout dans la partie est, et certains journaux anglais semblaient se plaire à faire remarquer que c'était surtout parmi les Canadiens de la partie est qu'elle faisait des victimes. Ils ajoutaient que cela n'était pas étonnant, attendu que les Canadiens avaient horreur de la vaccination et de la propreté la plus élémentaire. Aujourd'hui, une épouvantable épidémie de petite vérole rouge une partie des Etats-Unis, et cela ne frappe ces journaux que comme un malheur ordinaire. Le fait n'en est pas moins curieux à noter. Il est évident qu'il y a des gens si malveillants pour nous, qu'ils cherchent même, dans nos malheurs, à nous insulter. Nous n'avons pas le droit, à leur yeux, d'être malades sans qu'ils s'efforcent de trouver dans la maladie une cause d'infériorité.

M. Landry doit poser la question qui suit au gouvernement à une des prochaines séances de la Chambre des Communes : Le gouvernement a-t-il pris connaissance d'un discours prononcé par Son Excellence le Gouverneur-Général du Canada, à Québec, le 24 juin 1880, dans lequel le noble orateur s'exprimait ainsi :

" Le parlement britannique a conservé avec une espèce de culte les coutumes que les Normands, nos pères, lui ont léguées. Je ne sache pas que la chose ait jamais été observée au Canada, mais j'ai souvent remarqué que dans le parlement anglais nous nous servons encore des vieilles formules employées par vos ancêtres pour exprimer la sanction donnée aux lois par le souverain. C'est ainsi que l'on dit : *La Reine le veult* ou *La Reine remercie ses bons sujets*, *accepte leur bonté et ainsi le veult*, formules que je serais heureux de voir employées à Ottawa comme marque de notre origine commune, au lieu de ces formules empruntées au français et à l'anglais modernes."

En conséquence, est-ce l'intention du gouvernement d'obtempérer aux désirs de Son Excellence le Gouverneur-Général du Canada et d'adopter pour ce parlement, lorsqu'il s'agit d'en sanctionner les lois, des expressions que la mère-patrie a conservées et qu'un antique usage met dans la bouche de Notre Gracieuse Dame la Souveraine de l'Empire Britannique ?

Ce qui suit est authentique et récent.

M... mettons Morel... c'est un nom aussi bourgeois que celui-là... a fait dans l'industrie une grosse fortune... Il a quatre ou cinq millions. Mme Morel est au désespoir de s'appeler Mme Morel. Avoir un titre, voilà son rêve.

Elle part pour l'Italie, il y a six semaines, avec des amis. Le père Morel reste à Paris. C'est un bon bourgeois, un brave homme ; ses affaires dans la journée, sa partie d'échecs au cercle, le soir, il est heureux, très heureux ainsi.

Mme Morel arrive à Rome, et là elle découvre que, moyennant un tarif fort raisonnable, elle peut acheter un titre de comte.

Huit jours après, elle adresse à son mari le télégramme suivant :

Vous êtes comte.

COMTESSE MOREL.

Elle reçoit quelques heures après les lignes suivantes :

Vous êtes folle.

JEAN MOREL.

Sur le boulevard :

—D'où arrives-tu ainsi, mon vieux coquin ?

—De chez un créancier. J'ai eu rudement de la peine à lui faire accepter un peu d'argent.

—Tu m'étonnes ; pourquoi donc ?

—Parce qu'il en voulait beaucoup.

En police correctionnelle :

—Votre profession ?

—Colleur d'affiches électorales, mon président.

—Comment ; mais si vous ne collez des affiches que pendant les périodes électorales, vous devez avoir beaucoup de morte-saison. Que faites-vous pendant ce temps-là ?

—Mon président, je pousse à la dissolution !

Un village de France mis en quarantaine.—Le *Salut Public*, de Lyon, raconte l'histoire bien étrange que voici :

“ Une panique, d'ailleurs justifiée par les faits, vient de s'emparer de la population d'Albon, village situé entre Saint-Pierre-ville et Marcols (Ardèche), et appartenant à cette dernière commune.

“ Ces jours derniers, et sans que rien ait pu faire prévoir ce qui est arrivé, de nombreuses jeunes filles travaillant dans deux fabriques différentes, ont été prises subitement de spasmes nerveux extraordinaires qui, depuis lors, se renouvellent fréquemment et se traduisent par des contorsions désordonnées, des incohérences de langage et des cris qui présentent, dans les moments de crise, tous les caractères d'une démence que la science médicale, paraît-il, n'a pu encore définir d'une manière certaine.

“ Ce mal a atteint aussi de pauvres enfants de cette localité, qui font peine à voir.

“ Tout le monde est consterné ; nombre de familles sont désolées, et l'on craint que le mal ne s'étende encore dans le pays.

“ Les autorités ont cru devoir prendre certaines mesures de précaution, parmi lesquelles celle de ne laisser pénétrer ni sortir personne de ce village.”

A l'hôpital.

Un vieux repentin demande l'aumônier, lequel s'empresse de venir recevoir ses confidences :

— Mon père, j'ai beaucoup péché, je m'en repens sincèrement, et je prie Dieu de me pardonner.

— Bien, mon fils, répond l'aumônier ; votre aveu est déjà quelque chose ; un peu de précision, de détails cependant serait nécessaire pour obtenir l'absolution.

Mais le mourant de répondre vivement :

— Mon père, si vous exigez des détails, vous allez me faire manquer le train !

On dit qu'en France tout commence et finit par des chansons. La chute du grand ministère ne pouvait passer sans cet accompagnement obligé. M. Albert Milaud la chante comme on va voir :

Ecoutez, peuple de France
Et de Belleville aussi,
Le lamentable récit
De la catastrophe immense.
Sous laquelle succomba
Le cabinet Gambetta.

Les gens du Grand Ministère,
Se croyaient forts comme un roc ;
Ils avaient des airs de coq ;
On les a jetés par terre.
La Chambre, sans nul recours,
Leur a donné leurs huit jours.

C'est sur le scrutin de liste
Que le fait s'est présenté.
La bonne majorité
A dit à son grand artiste :
“ Quoi ! tu veux nous renverser !
C'est toi qui vas la danser.”

Des ministres la douzaine,
Maintenant est à vau-l'eau,
Il faut voir Waldeck-Rousseau.
Il a l'air d'une âme en peine.
Tout jaune est M. Paul Bert,
Quand à Cazot, il est vert.

Tout en la trouvant sévère.
L'excellent Allain-Targé
S'est aussitôt soulagé,
En vidant un petit verre.
Rouvier rend grâce au Ciel
De ne plus chercher d'hôtel.

Cochery quitte la Poste,
En maudissant le hasard.
Voyez le nez de Gougeard
Qui se croit un holocauste.
“ Hélas ! dit Antonin Proust,
On nous a dit :—Allons, houst !

Comprenant mal, mais tout blême,
“ Quoi ! murmure Camponon,
Faut-il qu'on décampe ? Non.”
Il décampe tout de même.
“ Tout ça, murmure Devès,
C'est la faute à J. J. Weiss !”

Faisant bonne contenance,
Gambetta, comme un marquis
Fume des londrès exquis,
Mais dans cette circonstance
Ce qu'il faut voir, c'est l'état
Des sous-secrétaires d'Etat.

Chalamet reste sans phrase,
Blandin pâlit et Spuller
Se promène tout en l'air.
On entend sangloter Caze.
En un seul mot s'expliquant,
Margue dit :—C'est em...bêtant !

Un autre, qu'a pas de chance :
Monsieur Coquelin aîné
En ce moment fait son né ;
Car, dedans cette occurrence,
Ce comédien navré
Ne sera pas décoré. . . .

Où, tous sont dans la rhubarbe
Leur rêve est évanoui. . . .
Ils en ont si peu joui !
Seul—laissant pousser sa barbe—
L'excellent monsieur Grévy
Paraît heureux et ravi.

Et monsieur Grévy l'austère
Se dit—Je fais mon devoir
Il faut donc que dès ce soir
J'aie un autre ministère.—
Puis il fait appeler son
Aimable gendre Wilson.

MORALITÉ

Cette histoire vraie et triste
Démontre à tous les partis,
Aux grands tout comme aux petits
Que sur le scrutin de liste
Point ne faut être entêté
Avec la majorité.

NOUVELLES DIVERSES

L'honorable M. Wurtele prépare un projet pour la perception du fonds d'emprunt municipal.

Des dépêches de la Russie annoncent que le couronnement du Czar n'aura lieu qu'en septembre prochain.

La législature de Québec est convoquée pour le 8 de mars, pour la dépêche des affaires.

On dit que le capitaine Labelle, du chemin de fer du Nord, doit prendre la place de M. Lamère à la compagnie Richelieu. On dit aussi que Sir Hugh Allan doit établir une ligne en opposition à la compagnie Richelieu, entre Montréal et Québec.

A Somerset, on organise une compagnie à fonds social pour l'érection d'une manufacture de laine. On a déjà souscrit un quart du capital, fixé à \$20,000. La population de cette localité est bien disposée à encourager cette nouvelle industrie.

On dit que madame Scoville, sœur de Guiteau, a écrit une longue lettre à madame Garfield, la suppliant d'intervenir auprès du président pour obtenir la grâce de son frère.

Les employés du ministère du revenu de l'intérieur, à Ottawa, ont choisi M. F.-R.-E. Campeau, pour représenter ce ministère au bureau de direction de la société de secours du service civil. M. Campeau est un citoyen de Québec.

Une terrible explosion s'est produite jeudi, 16 courant, dans une houillère à Tremdon Grange, Durham (Angleterre), et un grand nombre de personnes ont été tuées.

Un grand nombre de sociétés Saint-Jean-Baptiste, dans les Etats de l'Est, ont déjà signifié leur intention de se rendre à Cohoes, New-York, pour célébrer en commun la fête nationale, le 24 juin prochain. Nous félicitons nos compatriotes pour cette heureuse idée. C'est un moyen efficace de rendre plus éclatante la célébration de cette fête.

Accident à Montréal.—Il y a quelques jours, un employé du Grand-Tronc, nommé Narcisse Hétu, domicilié au No. 79, rue des Seigneurs, monta dans un train de fret qui reculait dans la cour de la compagnie, à la Pointe Saint-Charles.

Pendant que le train était encore en mouvement, il voulut descendre et tomba sur la voie ; les roues des chars lui broyèrent les bras et les jambes.

Le blessé fut transporté à sa résidence et mourut quelques heures plus tard.

Centenaire.—Un vétéran des guerres de la Péninsule, sous Wellington, nommé Jas. Andrews, vient de mourir à Windsor Mills, P.Q., à l'âge de 101 ans. Il était né en Irlande, dans le comté de Tyrone, et était venu en Canada en 1838.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorges et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NORTON, 148, Power's Block, Rochester, N.-Y.

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

IV

(Suite.)

Le lendemain de cette soirée, il dina avec son oncle chez madame de Douhaut. Il ne s'y trouvait qu'un petit nombre d'amis, et le docteur s'abandonna à cette verve humoristique qui rendait sa société si attrayante. Il y avait en lui une élévation morale et en même temps une originalité qui imprimaient à ses paroles une force particulière, et madame de Douhaut comprit immédiatement qu'il cherchait à incliner l'esprit d'Anne vers un mariage si vivement désiré.

L'entretien tomba sur la vie des champs, dont M. de Douhaut regrettait d'être éloigné par la nature de ses travaux, et le docteur crut s'apercevoir que la jeune fille se passerait difficilement du milieu élevé, mais un peu factice, qui l'entourait.

— Ne partagez-vous pas le regret de M. de Douhaut ! lui demanda-t-il à brûle-pourpoint, ne seriez-vous pas désireuse de passer à la campagne une grande partie de l'année ?

— Non, répondit-elle en souriant, pas une grande partie.

— Cependant, c'est l'existence la plus saine, la plus agréable, la plus philosophique. . . j'ajouterais même la plus propice à l'équilibre heureux des facultés. . . Les grandes agglomérations de nos villes n'altèrent pas seulement la santé physique de ceux qui sont condamnés à y demeurer : elles exercent encore sur le moral une action souvent corruptrice, et aggrissent les uns contre les autres des hommes contraints à des rapports trop fréquents. Si les âmes appelées d'en haut, les âmes très hautes ou très éprouvées ont seules le droit de se vouer à une solitude absolue (et encore celles-là y trouvent le moyen d'être utiles à l'humanité qu'elles semblent abandonner), il est une solitude relative, bonne et saine, nécessaire au penseur, à l'homme sérieux qui veut être maître de lui, indispensable même pour retremper nos sentiments de sociabilité. . . . Ainsi, toi, Georges, tu peux voir du monde et tu peux être seul. . . . Dans une ville on ne s'appartient pas, et le contact incessant de toutes les hontes, de toutes les misères, de tous les vices et de tous les ridicules de la race humaine vous inspireraient un profond dégoût si l'on ne s'efforçait de voir de haut et de tirer parti de la situation pour faire un peu de bien. . . .

Il avait parlé avec une gravité un peu émue, mais il reprit un ton plus léger en s'adressant à madame de Douhaut :

— Si vous connaissiez l'habitation de mon neveu, vous conviendriez avec moi qu'il a trouvé une véritable Eden. Et au milieu de ce pays si riant, aux portes d'une ville, il y a du bien à faire, de grands travaux à exécuter—du recueillement et de la distraction.

Un certain intérêt avait paru sur le visage d'Anne. Le dîner était achevé, et, selon son habitude, elle se leva pour arroser les plantes d'une petite serre dont elle s'occupait exclusivement. Georges sortit avec elle pour l'aider, puis ils se promènèrent lentement dans le jardin.

Il marcha d'abord à ses côtés sans trouver un mot pour exprimer les pensées et les sentiments qui affluaient en lui. La jeune fille, rêveuse, se laissait aller au charme de cette soirée de printemps, et, lui, tandis que le silence régnait ainsi entre eux, lui disait dans le secret de son cœur mille choses ineffables, se demandant avec cette naïve superstition qui, à certaines heures, s'empare des âmes aimantes, si une mystérieuse sympathie ne révélait point à celle qu'il aimait des pensées si pures et si douces.

Tout à coup, dans ce petit jardin resserré entre de hautes murailles, et qui n'était qu'une pâle réminiscence de la nature libre et forte, il songea à sa demeure des bords de la Loire, aux bois qui abritaient sa pittoresque maison, aux prairies veloutées qui s'étendaient à l'entour, et aux blés déjà hauts dont la masse verte ondoyait à perte de vue sous la brise du soir. . . .

Il se revoit dans ce salon vaste et clair, rempli de livres et de fleurs—mais il y a quelqu'un à son côté. . . . La grande maison s'emplit de gaieté, une voix harmonieuse y chante, un pas jeune et léger retentit dans les larges corridors pleins d'échos. . . . Et ces échos redisent à l'envi : Georges est heureux, Georges est aimé. . . .

Il tressaille et revient à la réalité. . . . Les murailles treillagées des hôtels voisins lui causent soudain une sensation d'étouffement, et les arbres un peu frêles une impression de pitié. Le rêve est encore tout proche, flottant dans la brume du soir, et des voix joyeuses semblent lui dire : Georges, reviens-nous, on souffre de ton absence. . . . Reviens avec une jeune femme aimée et joyeuse. . . . Nous sommes les fées de ton foyer, où va s'allumer une flamme pure et bienfaisante. . . . Songe à l'espace où l'on erre en liberté, songe à la solitude où rien ne trouble le bonheur de ceux qui s'aiment. . . .

Georges éprouve une envie folle de revoir son logis—mais non pas seul. . . . Il aspire au moment où, pouvant appeler sa femme cette chère créature, il l'emmènera, jaloux de son trésor. . . . Il parle tout à coup, irrésistiblement entraîné, l'amour loyal de ce cœur jeune et chaleureux s'épanche en une minute comme l'eau d'une source pure. . . .

Que dit-il ? . . . Il ne s'en souvient pas ; il lui resta de cet instant la mémoire fugitive et incertaine d'une grande et enivrante espérance. Quand il s'arrêta, des larmes brillaient dans les yeux de la jeune fille, et elle le regardait avec compassion.

— Je serais bien fâché. . . . oh ! bien désolé si. . . . quelque chose dans mes paroles ou mes manières vous avait fait espérer. . . . vous avait fait croire. . . .

Georges tomba du haut de son rêve. . . . La poussière du chemin avait bu l'eau pure de la source, un cœur sympathique n'avait point recueilli la tendresse qui venait de s'épancher. . . .

— l'espère que vous m'oublierez, continua Anne d'une voix tremblante, et se rapprochant rapidement de la maison. Je ne veux pas. . . . c'est-à-dire. . . . je ne songe pas à me marier.

Georges essaya deux fois de parler avant qu'un souflet sortit de ses lèvres.

— Peut-être ce refus n'est-il pas irrévocable ? dit-il enfin, ses dents s'entre-choquant convulsivement.

— Oh ! si, irrévocable ! . . . Pardonnez-moi. . . . Mon cœur saigne de vous avoir fait souffrir. . . . Vous êtes bon, mais. . . . nous ne serions pas heureux. . . .

Et, étouffant un sanglot, elle rentra vivement dans la maison. Georges demeura un instant immobile, pouvant à peine croire à l'anéantissement si subit de ses espérances. Une main se posa sur son épaule.



REGRETS!

—Qu'as-tu, Georges, mon ami, mon enfant ?

Le Dr Sertan était près de lui, le regardant avec anxiété. Georges inclina la tête, répondant ainsi à la question qu'exprimait ce regard.

—Ainsi, c'est fini ! murmura le docteur d'un accent plein d'amertume. Ainsi, je t'ai arraché à ta demeure tranquille, à ton repos, à ton bonheur, pour te causer une cruelle souffrance ! Et sais-tu pourquoi elle te refuse ?

—Je dois croire qu'elle ne m'aime pas, répondit le jeune homme d'une voix sourde. Mais, je l'avais aimée dès le premier jour !

—Mon pauvre enfant, elle est ambitieuse !... C'est un cœur sec, après tout, reprit le docteur après un moment de silence et avec une colère soudaine, un cœur sec qui ne s'attachera qu'au vain éclat de la renommée ! Au diable les filles de notre temps ! Qu'elles poursuivent l'argent ou l'ambition, elles n'ont pas plus de raison que de tendresse ! Pourquoi me suis-je mêlé de tout cela ? Peste soit de cette pédante qui s'imagine que la réputation tient lieu de bonheur ! La réputation, la gloire !... Si les imbéciles qui l'envient savaient à quoi elle tient et ce qu'elle vaut !

Georges releva vivement la tête, et une flamme subite brilla dans ses yeux. Il n'entendit pas le flux des paroles par lequel le docteur épanchait à la fois sa colère et son chagrin : quelques instants après, il s'éloignait de cette maison où il venait de souffrir la déception la plus cruelle qui puisse atteindre un cœur jeune et aimant.

Il voulut repartir le soir même, et le docteur, de retour chez lui, fit retentir la maison des terribles éclats de sa voix grondante.

—Holà ! Jean, qu'on me prépare une valise, je pars, moi aussi !... Quoi ! Je laisserais ce garçon se morfondre tout seul quand je suis la cause... Eh bien ! où êtes-vous, être insupportable ? Ne pouvez-vous entendre jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire ?... Qu'on envoie demain à dîner à la vieille ravaneuse de là-haut, et qu'on porte les journaux aux gens d'en face... Je reviendrai demain soir, et si... Eh bien ! cette valise ? Pourquoi n'est-elle pas commencée ? Vite, la voiture !

Le docteur, resté seul, se pencha à la fenêtre et aspira avec une sorte de violence l'air de la nuit. Ses yeux étaient humides, et quand on lui annonça que les chevaux étaient attelés, il descendit en disant tout bas :

—Mon pauvre enfant !... Pourquoi les vieux se mêlent-ils du bonheur des jeunes !... Jean, ajouta-t-il, comme le domestique portait la valise dans le coupé, je vais chez mon neveu, et je verrai votre mère... Soyez tranquille, mon garçon, vous savez que c'est à elle que je paie mes brusqueries envers vous. Je ne peux pas m'empêcher de gronder, ça me soulage... Ah ! portez ce billet chez mon confrère T... A demain, et surtout ouvrez mes fenêtres !

V

Un peu après que Georges et son oncle eurent quitté la maison de M. de Douhaut, Anne sortit de sa chambre et entra dans le petit salon où Alix, assise à quelque distance des lampes, était plongée dans de pénibles pensées.

Le visage de la jeune fille portait encore la trace de larmes récentes, mais elle affectait d'être calme et même joyeuse lorsqu'elle vint s'asseoir près de son amie.

Une fenêtre, ouverte sur le jardin, laissait entrer un air un peu frais, mais pur, et madame de Douhaut regardait d'un œil rêveur les sombres massifs formant des taches noires sur le ciel étincelant d'étoiles.

—Cette soirée, dit tout à coup la jeune fille, ne ressemble certes pas aux soirées d'Italie. Cependant, je suis heureuse de penser que nous sommes de retour dans ce Paris tant aimé... Chère madame, n'êtes-vous pas aise d'y être de nouveau ? Y a-t-il ailleurs un monde aussi attrayant que celui que vous me faites connaître ? La célébrité est-elle ailleurs aussi rêvée et aussi enivrante ? L'éclat de ce foyer, dont je ne suis que l'hôte, semble rejaillir sur moi et me révèle les sphères lumineuses où l'on pense, où l'on fait de grandes choses pour laisser un nom après soi...

Elle avait parlé avec une vivacité un peu fébrile, et madame de Douhaut la regarda tristement.

—Un nom après soi !... Enfant ! à quoi cela nous sert-il ? Et cette lumière qui illumine l'intelligence est-elle assez pénétrante pour arriver jusqu'au cœur et pour l'échauffer ?... Anne, vous attendez une période où vous sentirez le vide des jouissances un peu factices qui vous captivent aujourd'hui... Etre aimée vaut mieux qu'être enviée... La réputation n'est qu'une vaine fumée, mais l'affection est un pain nourrissant.

Anne leva vivement les yeux sur madame de Douhaut. Ce qui devait suivre grava à jamais ces paroles dans son cœur ; elles ne revinrent pas immédiatement à sa mémoire, mais elles y restèrent comme une semence qui devait fructifier un jour, après beaucoup d'épreuves.

—Mais vous êtes, vous, si bien partagée ! Je ne puis souhaiter, dans mes rêves les plus brillants, un sort plus beau que le vôtre. Vous êtes riche, belle, recherchée, unie à un homme célèbre... Vous pouvez admirer votre mari autant que vous l'aimez... Savez-vous, chère madame, que je métonne parfois d'une certaine mélancolie ou d'une gaieté un peu contrainte que j'observe chez vous ?... Vous êtes encore si jeune ! Et cependant, oserais-je le dire ? vous paraissez blasée.

—Ou désabusée, répliqua doucement madame de Douhaut, la regardant avec attention.

—Alors, cette disposition doit tenir à votre santé, qui est moins bonne depuis quelque temps... Il faut vous soigner et recouvrer cette élasticité, ce joyeux entrain qui est si agréable à ressentir... Je voudrais vous voir plus enthousiaste : vous admirez l'Italie avec un sentiment si tranquille, si mélancolique ! Et, si vous partagez ici mes études, mes occupations, elles n'éveillent pas en vous l'ardeur qu'elles m'inspirent...

Madame de Douhaut resta un moment silencieuse. Anne disait vrai : elle avait perdu cette faculté d'enthousiasme qui ne s'allie qu'avec l'espérance, et pour elle tout était empreint d'un cachet éphémère qui communiquait à ses impressions quelque chose de triste. Elle avait revu et admiré l'Italie avec le même sentiment que nous éprouvons dans la campagne à l'approche de la nuit. Le paysage se couvre d'ombre, et ses beautés, près de s'effacer, nous causent une sensation d'invisible mélancolie. Maintenant, elle reprenait cette existence semi-studieuse, qui convenait aux goûts de son mari, avec le détachement d'un voyageur au milieu de scènes qu'il va quitter prochainement. Bien que, pour chacun de nous, le moment de la mort soit incertain, elle savait que sa vie, elle, était menacée d'une manière imminente, et elle essayait d'être chaque jour mieux préparée à répondre à l'appel suprême.

—Il me vient parfois une crainte, dit-elle enfin. J'ai peur que votre séjour chez nous n'ait été préjudiciable à votre bonheur.

Anne la regarda avec surprise.

—Vous avez vécu ici, continua madame de Douhaut, d'une existence à part, en contact avec des gens plus ou moins remarquables, et, si légitimes, si nobles que soient les occupations intellectuelles, je crains que vous n'avez détruit l'équilibre de votre esprit en leur assignant une part trop considérable dans votre vie.

—Et préféreriez-vous me voir absorbée par ces naïves préoccupations dont beaucoup de jeunes filles font leurs délices ? Ces visites interminables des magasins, cette sottise musicale de danse, ces inutiles ouvrages à l'aiguille, ces...

—Non, non, vous savez que je hais la frivolité ; mais si je vous exprime le doute que je ressens, c'est que je pense à votre avenir. Vous êtes une femme supérieure, Anne : je puis vous le dire sans flatterie, votre instruction, comme votre intelligence, dépasse le niveau auquel atteignent ordinairement les femmes...

—Oh ! non, non ! Combien de femmes, au contraire, parmi celles qui m'entourent, ont développé au même degré la faculté de penser ! Vous, par exemple !

Madame de Douhaut secoua la tête.

—Moi, dit-elle, je sens plus que je ne raisonne, et peut-être que ça été un mal autrefois... Mais entre nous, Anne, il y aurait un milieu à trouver. La tâche d'une épouse et d'une mère—vous le serez sans doute un jour—est noble et douce, mais parfois austère et même prosaïque. Pour l'accomplir, il faut plus de... *bon sens* que de science et d'intelligence. Mon enfant, vous trouverez avec peine un mari tel que vous le rêvez...

Je veux qu'il me soit supérieur, ou je ne me marierai jamais ! Je veux, je vous l'ai dit, être fière de mon mari : il faut qu'il soit célèbre !

—Et que deviendront, dans une vie consacrée à acquiescer la renommée, les tranquilles jouissances du foyer domestique ? Elles ne sont point incompatibles avec la gloire, mais l'ambition les fait évanouir.

—Ne les goûtez-vous donc pas ?

—Je jouis peu de la présence de M. de Douhaut...

—Qu'importe ? Votre cœur le suit dans ses études arides, et il vous rend si fière !

Hélas ! il eût mieux valu qu'il la rendit heureuse ! Mais elle ne trahit point la secrète angoisse de son cœur, et prenant la main de la jeune fille, elle la garda pendant quelques instants dans la sienne.

—Anne, l'heure s'écoule, et j'attends vainement votre confidence... N'avez-vous donc rien à me dire ce soir ?

La jeune fille se pencha vers elle et appuya la tête sur son épaule.

—Je ne savais comment vous dire... J'ai été trop prompt, si subite, si complète qu'ait été cette surprise, j'aurais dû vous parler...

—Regrettez-vous votre refus ? demanda vivement madame de Douhaut.

—Non, oh ! non ! s'écria la jeune fille en pleurant. Je ne sais pourquoi je suis si attristée de la peine que je *tui* cause, mais je ne puis consentir... Et si j'ai dit ce non tout de suite, c'est qu'il eût été cruel de lui donner des espérances irréalisables.

—Pourquoi eussent-elles été irréalisables ?

—Si je l'épousais, je le regretterais un jour... Je vous le répète, il me faut un mari dont je sois fière.

—Et ne peut-on être fière de nobles qualités, d'un beau caractère, d'une intelligence lumineuse jointe à une excessive bonté ? Est-ce donc l'admiration du monde qui doit faire la vôtre, et le bruit de la renommée peut-il seul éveiller vos affections ?

Anne baissa la tête.

—Nous reviendrons demain sur ce grave sujet, dit madame de Douhaut en se levant. Peut-être avec de temps, vos idées se modifieront-elles... Je vous le répète, ma chérie, je crains que votre séjour chez nous ne vous ait causé quelque mal... Souvenez-vous de mes paroles : la gloire est comme ces soleils d'hiver qui éclairent sans réchauffer et qui ne sauraient faire éclore ni fleurs ni fruits...

Elle appuya longuement ses lèvres sur le front de la jeune fille, et ajouta d'un ton presque solennel :

—Dieu vous bénisse, enfant, et, en vous révélant le véritable rôle de la femme, qu'il vous fasse connaître le prix inestimable de la tendresse et de la bonté !...

Quand Anne se fut retirée, Alix resta encore un instant près de la fenêtre, immobile et pensive, puis, se dirigeant vers l'autre extrémité de l'appartement, elle ouvrit sans bruit la porte du cabinet de M. de Douhaut.

Celui-ci, absorbé par son travail, ne l'attendit pas s'approcher : mais il tressaillit lorsqu'elle posa légèrement sa main sur son épaule, et il tourna vers elle un visage impatient.

—Vous arrivez mal, Alix, s'il m'est permis de le dire ! Vous m'interrompez dans un calcul compliqué ! s'écria-t-il d'une voix un peu aigre.

Elle le regarda pendant quelques instants avec une expression indéfinissable, puis dit doucement :

—Edmond, avez-vous songé que c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage ?

—Est-ce qu'on le fête encore au bout de dix années ? répliqua-t-il en souriant, mais non sans un peu d'ironie.

—Moi je le fête toujours, dit-elle avec la même douceur.

Peut-être, en regardant ce beau visage, pensa-t-il au jour où il l'avait conduite à l'autel, toute radieuse dans ses voiles blancs. Le temps avait apporté de nouveaux charmes à cette suave figure, et s'attendrissant un instant, il l'attira à lui et l'embrassa.

—Il est tard, ma chère : retirez-vous, et laissez-moi travailler.

—Non, sacrifiez-moi ce soir vos études, et venez vous asseoir près de cette fenêtre pour parler du passé !... Ne sentez-vous jamais le besoin de remonter le cours des années et de rassembler les souvenirs qui nous lient ? Ne prenez-vous jamais plaisir à lire dans un cœur qui vous est si profondément dévoué ?...

—Mon enfant, dit-il avec impatience, il faut que j'achève ce calcul. Allez vous reposer... Je ne vous en aime pas moins, mais vous savez que je n'ai jamais été un homme sentimental.

Un homme sentimental ! Que lui eût importé à elle qu'il n'étalât pas un vain luxe de sentiments, si elle avait lu dans son regard et senti dans son cœur une solide et réelle affection ?

—Alors, je vous laisse, dit-elle. J'ai essayé de n'être jamais importune, n'est-ce pas ?

Il fut troublé malgré lui par le son si doux de sa voix.

—Sans doute, sans doute, vous êtes une chère créature... allons, à demain...

—Que Dieu vous bénisse ! murmura-t-elle, appuyant ses lèvres sur son front.

Elle avait disparu qu'il restait encore immobile, embarrassé, interdit.

Enfin, il reprit sa plume, murmurant avec une sorte de colère :

—La peste soit des femmes romanesques !

(La suite au prochain numéro.)

Z... est d'une avarice...

L'autre soir, offrant le thé à quelques amis, Z... leur présente du sucre coupé en morceaux microscopiques.

—Méfiez-vous, disait-il à chaque invité : il sucre beaucoup.

Secours inattendu.—Le 30 décembre dernier, le steamer *Moravian*, de la ligne Allan, en destination de Liverpool, s'est échoué sur la pointe sud-ouest du Mud Island, à quelques quinze milles de Yarmouth, dans la Nouvelle-Ecosse. Le vent soufflait dans le temps à la tempête, et la position devenait périlleuse. On découvrit qu'une voie d'eau venait de se déclarer dans un des compartiments de devant et ordre fut donné d'alléger le navire en jetant une partie de la cargaison à la mer pendant qu'on se préparait à transporter les passagers sur l'île avec tous les secours nécessaires. Le débarquement s'opéra sans difficulté, mais le froid sévissait et plusieurs personnes subirent des engelures plus ou moins graves. On découvrit tout à coup que dans la cargaison se trouvait une consignment d'huile de Saint-Jacob, expédiée à Francis Newberry & Sons, Londres. On peut voir en lisant la *Tribune* de Yarmouth du 18 janvier dernier, l'usage qu'on fit de ce médicament :

“ Les passagers et l'équipage du *Moravian*, débarqués sur le Med Island, ont eu à souffrir beaucoup du froid. Heureusement que parmi la cargaison se trouvaient différentes préparations médicales, entr'autres de l'huile de Saint-Jacob. En se servant de ce précieux remède, les passagers en sentirent immédiatement les effets bienfaisants et purent prévenir les conséquences graves du froid.”

Les honoraires d'un médecin, qui intéressent plus d'une personne actuellement.—Le prix des visites faites à un malade durant quelque temps, joint aux prix des médicaments, forment un montant si élevé qu'il suffirait à faire vivre une famille dans l'aisance. Une seule bouteille des Amers de Houblon vous épargnera toutes ces dépenses, en vous faisant jouir d'une bonne santé.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirop Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades : soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

Déménagement.—Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

Rien n'est plus propre à faire décider un homme à rester célibataire que de passer la nuit chez un ami marié qui a plusieurs enfants malades et être tenu éveillé une partie de la nuit par leurs cris. Tout ce qu'il faut pour guérir ces enfants souffrants c'est de leur administrer des Amers de Houblon.—*Traveller*.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



CANAL WELLAND

Avis aux personnes qui s'entendent à poser les lumières électriques

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription: "Sousmission pour lumières électriques," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 21e jour de FEVRIER prochain, pour éclairer les écluses, etc., sur la nouvelle partie du canal Welland, au moyen de l'électricité.

On pourra voir à ce bureau ainsi qu'au bureau de l'ingénieur local, Thorold, un plan indiquant la position relative des lumières projetées; on pourra aussi obtenir une copie imprimée des conditions générales et autres renseignements, soit en s'y adressant personnellement ou par lettre.

Les soumissions doivent être faites conformes aux conditions générales.

Ce département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 31 janvier 1882.



SOUSSIONS

Chemin de fer du Pacifique Canadien

Pont sur la rivière Fraser, Col. Britan.

Des soumissions adressées au soussigné seront reçues jusqu'au dixième jour de février 1882, pour la fourniture et la construction d'un pont d'acier ou de fer sur la rivière Fraser, sous le contrat 61, Ch. de fer C. P.

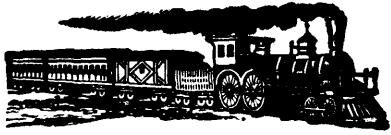
On pourra voir le devis et les détails ainsi qu'un plan de l'emplacement au bureau de l'ingénieur en chef, Ottawa, dès et après le 10me jour de janvier courant.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formulaires imprimés. Un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées. Pour le fidèle accomplissement du contrat, on exigera comme garantie un dépôt en argent de cinq pour cent de la somme totale du contrat; le chèque envoyé avec la soumission sera censé faire partie de ce dépôt.

Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 5 janvier 1882.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Rows include: Départ de Hochelaga pour Ottawa, Arrivée à Ottawa pour Hochelaga, etc.

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.

Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Doroirs la nuit.

Les Trains allant et venant d'Ottawa font escale avec les trains allant et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal, et quittent la Station du Mile-End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

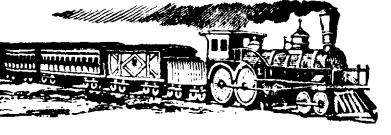
Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA.

L. A. SÉNÉCAL, Par intérim Général.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns: Part de Pointe-Lévis, Arrive à Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, etc.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p.m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p.m., et St-Jean à 7.25 p.m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a.m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p.m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 121, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef. Montréal, N. B., 15 nov. 1881—52 f.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

FEVRIER 1882

Table with columns: Distributées, DÉPECHES, Fermées. Rows include: Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, etc.

Dépêches Locales.

Table with columns: Distributées, DÉPECHES, Fermées. Rows include: Valleyfield, Valois et Dorva, Route Beubarnois, etc.

Etats-Unis.

Table with columns: Distributées, DÉPECHES, Fermées. Rows include: Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine, etc.

Grande-Bretagne.

Table with columns: Distributées, DÉPECHES, Fermées. Rows include: Par ligne canadienne, Jeudi, Par ligne canadienne pour l'Allemagne, etc.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. L'ivre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

PATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité-Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en articles argentés, Couteaux à manche ivoire et argent; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION

On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres malaises qu'amène le renouveau. — Se vendent dans toutes les Pharmacies. — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables.